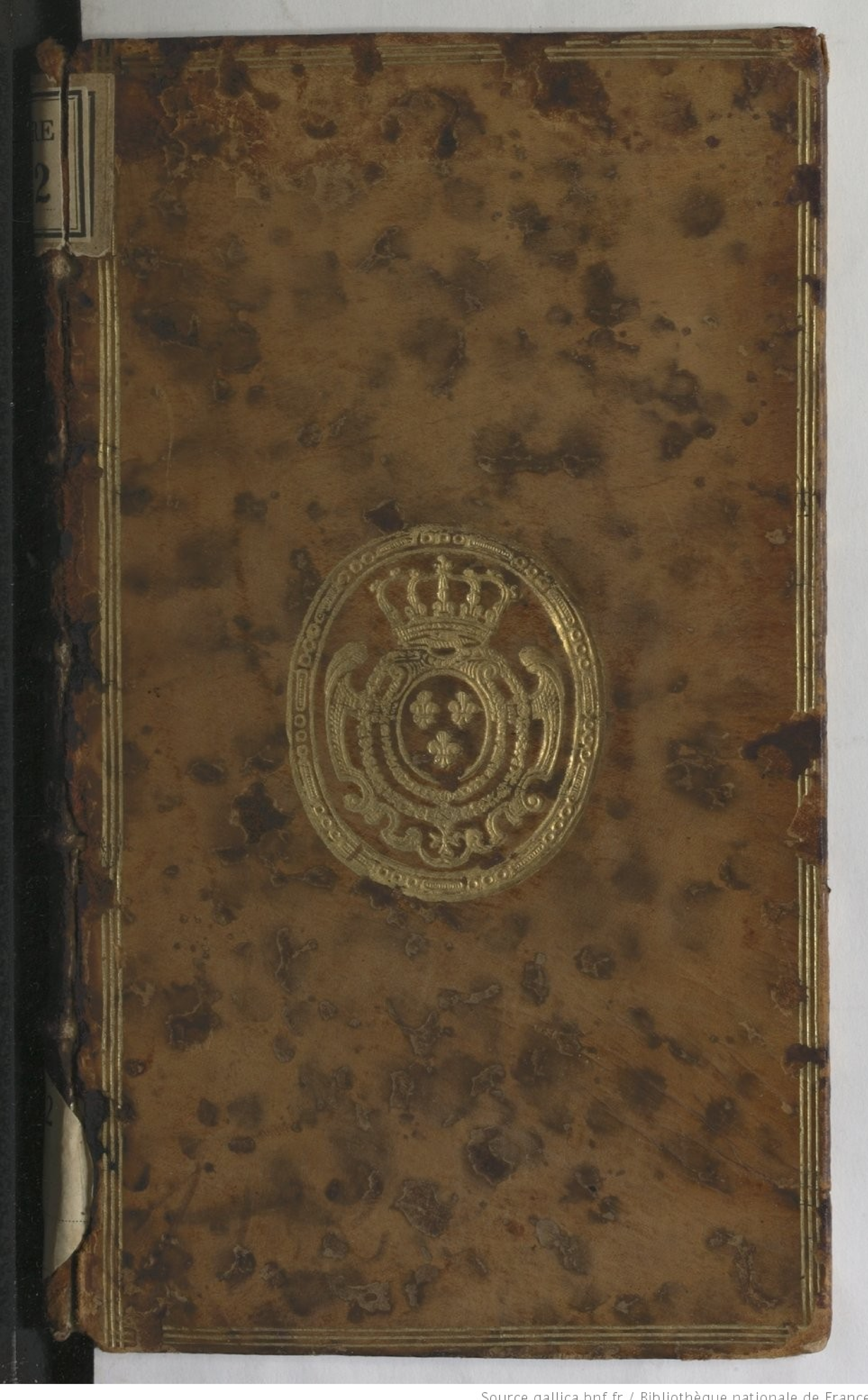
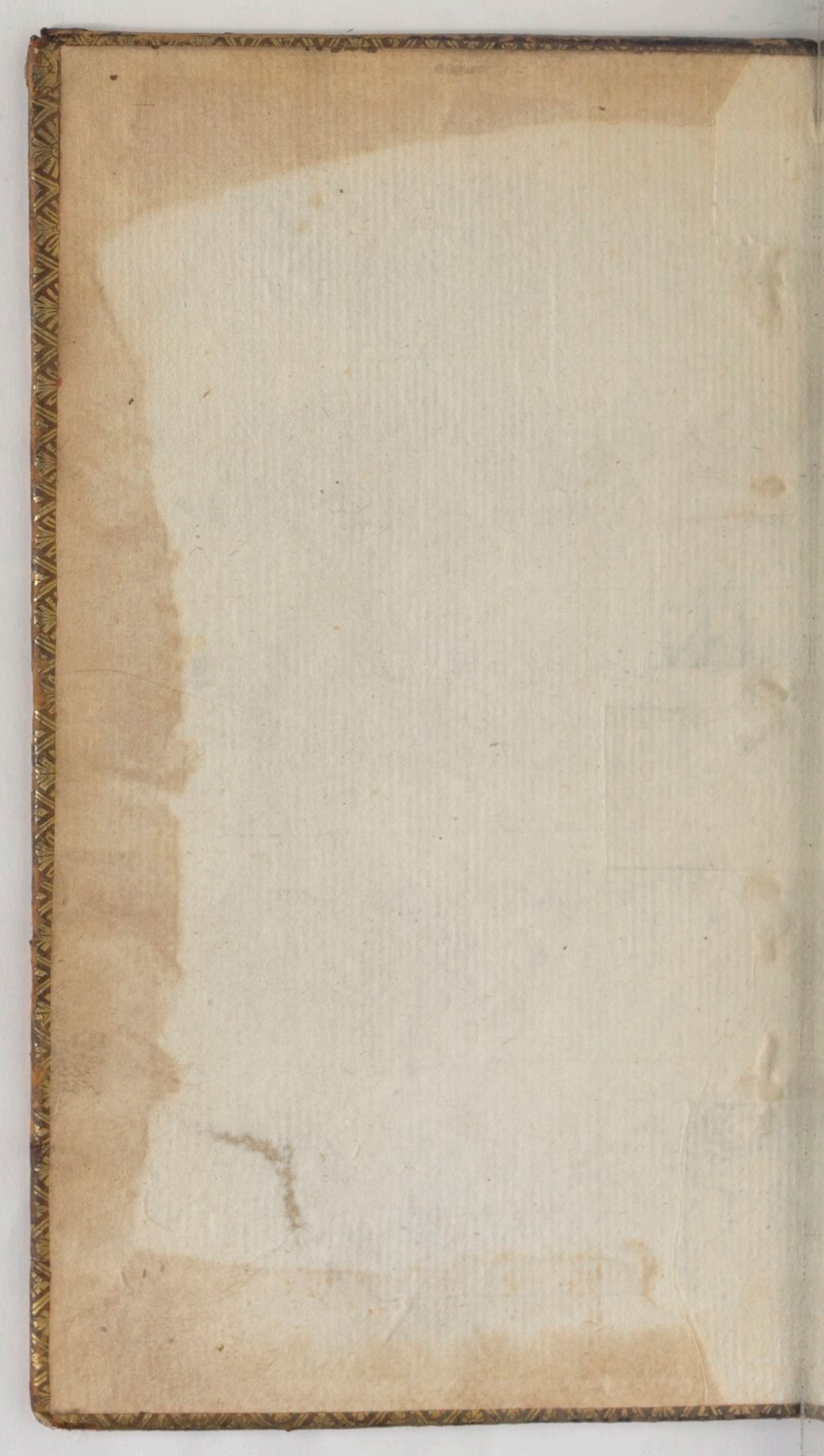
Histoire de M. le Marquis de Cressy , traduite de l'anglois par Madame de***



Riccoboni, Marie-Jeanne (1713-1792). Histoire de M. le Marquis de Cressy , traduite de l'anglois par Madame de***. 1758.





HISTOIRE
DE M. LE MARQUIS DE CRESSY,

TRADUITE DE L'ANGLOIS

*PAR MADAME DE ***.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVIII.

HISTOIRE
DE M. LE MARQUIS DE CRESSY,
TRADUITE DE L'ANGLOIS
*PAR MADAME DE ***.*

MONSIEUR le Maréchal Duc de L.... ayant glorieusement terminé la guerre de 1***, revint à la Cour suivi d'une brillante jeunesse, qui partageoit avec lui l'honneur des victoires que cet habile Général avoit remportées.

Parmi ceux qui s'étoient distingués sous ses ordres, le Marquis de Cressy, par une attention particuliere du Maréchal qui l'aimoit, avoit eu occasion de montrer ce

que peuvent le zele, le courage & la fermeté dans le cœur d'un François; heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie, & dans cette généreuse émulation naturelle aux belles ames, plûtôt que dans un desir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, & de parvenir à la plus haute fortune.

Le Marquis entroit dans sa vingt-huitieme année, lorsqu'il reparut à la Cour après six ans d'absence. Il étoit maître de lui-même; assez riche, si ses desirs eussent été modérés; mais dominé par l'ambition, le bien de ses peres ne pouvoit suffire à l'état qu'il avoit pris; il songea à le soutenir, même à l'augmenter; une grande naissance, une figure charmante, mille talens, une humeur complaisante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de finesse dans l'esprit, l'art de cacher des

vices, & de connoître le foible d'autrui, fondoient ses espérances : elles ne furent point déçûes Un tel caractere réussit presque toujours. L'aparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus même ; & celui qui feint de les avoir, a bien de l'avantage sur celui qui les possede.

Le Marquis de Cressy devint en peu de tems l'admiration des deux sexes. Les hommes rechercherent son amitié, & les femmes désirerent sa tendresse ; mais celles qui tenterent de l'engager, trouverent dans son coeur une barriere difficile à forcer. De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cede le moins aux attaques du plaisir.

Le Marquis résista long-tems aux douceurs qui lui étoient offertes, même à sa vanité. Le titre envié d'homme à bonne fortune, le toucha bien moins que l'espoir

d'une alliance, qu'une conduite ſage pouvoit lui procurer. Sans pénétrer ſes deſſeins, on vit ſon indifférence ; & le peu de ſuccès ayant rebuté les femmes qui ne vouloient que plaire, la difficulté anima celles dont l'ame tendre, les deſirs timides & reglés par la décence, ſembloient dignes de vaincre la réſiſtance d'un homme qui paroiſſoit fait pour rendre heureuſe celle qui parviendroit à toucher ſon cœur.

Madame la Comteſſe de Raiſel & Mademoiſelle du Bugei, furent de ces dernieres. La Comteſſe, veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'avoit pû aimer, dont l'âge avancé & l'humeur fâcheuſe ne lui avoient fait connoître le mariage que par ſes dégoûts, ſembloit s'être deſtinée à vivre libre. Elle avoit près de vingt-ſix ans ; ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſes yeux pleins d'eſprit & de feu, une phyſionomie

ouverte annonçoit la nobleſſe & la candeur de ſon ame ; la bonté, la douceur & la généroſité, formoient le fond de ſon caractere ; incapable de feindre, elle l'étoit auſſi de concevoir la plus legere défiance. Il étoit difficile de lui inſpirer de l'amitié ; mais quand elle aimoit, elle aimoit ſi bien, qu'il falloit mériter ſa haine pour la ramener à l'indifférence. Une naiſſance illuſtre, une fortune immenſe, étoient les moindres avantages qu'une femme telle que Madame de Raiſel put offrir à l'heureux époux qu'elle daigneroit choiſir.

Adelaïde du Bugei n'avoit guere plus de ſeize ans ; tout ce que la jeuneſſe peut donner de fraîcheur & d'agrément, étoit répandu dans ſes traits & ſur toute ſa perſonne ; ſon eſprit naturellement vif & perçant, avoit encore ce charme inexprimable que donnent l'innocence

& l'ingénuité. Elle n'avoit plus de mere. M. du Bugei qui la chériſſoit, venoit de la retirer de Chelles où elle avoit été élevée ; quoique ſon bien ne fût pas conſidérable, la plus grande partie de celui de ſon pere conſiſtant en bienfaits du Roi, l'ancienneté de ſa maiſon, les ſervices de ſes ayeux, ſon mérite & ſa beauté, pouvoient lui promettre un ſort bien différent de celui dont l'intérêt & l'amour la rendirent la triſte victime.

Telles étoient les deux perſonnes dont M. de Creſſy fit naître les premiers ſentimens. Elles étoient alliées, & l'amitié les uniſſoit ; mais la différence de leur âge n'admettoit point entre elles cette intimité qui bannit toute reſerve. La Comteſſe gardoit ſon ſecret par prudence, & Mademoiſelle du Bugei ignoroit qu'elle en eût un à confier.

M. de Creſſy ſe trouvoit plus ſou-

vent avec Adelaïde, qu'avec la Comteſſe. Il alloit preſque tous les jours dans une maiſon où elle étoit familiere. Il s'aperçut du deſordre où la jettoit ſa préſence, & connut le penchant de ſon cœur. Il ſentit un plaiſir ſecret en obſervant l'impreſſion qu'il faiſoit ſur ce cœur ſimple & vrai; mais comme il étoit fort éloigné de borner ſon ambition à la fortune qu'elle pouvoit lui aporter, il rejetta d'abord toute idée de profiter des diſpoſitions d'Adelaïde: mais le tems, la vanité, le deſir, l'amour peut-être, détruiſirent cette ſage réſolution, & lui préſenterent un moyen d'entretenir le goût que Mademoiſelle du Bugei lui laiſſoit voir, ſans rien changer au plan qu'il s'étoit formé pour ſon élévation.

Ainſi cachant à tous les yeux les nouveaux ſentimens dont il étoit occupé, il affecta de ne lui

marquer aucun égard qui pût les dévoiler, & s'attacha à lui rendre des ſoins qui ne parûſſent tendres qu'à elle-même. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avoit attendu: Adelaïde ſe crut aimée; ſon cœur prévenu par une forte inclination, s'enflamma par degré; & ſa paſſion devint ſi puiſſante ſur ſon ame, que l'ingratitude & la perfidie du Marquis ne purent dans la ſuite ni l'éteindre, ni la lui rendre moins chere.

Madame de Gerſay, chez laquelle Adelaïde & le Marquis ſe rencontroient ſi ſouvent, étoit ſœur du feu Comte de Raiſel, & ne voyoit point ſa veuve avec laquelle elle avoit plaidé pour quelques prétentions qui ſe trouverent mal fondées. Comme elle en jugeoit autrement & qu'il y avoit peu de tems que cette affaire étoit terminée, ſon reſſentiment duroit encore. Cet

effet du hasard fit que Madame de Raisel & Adelaïde ne s'apperçurent jamais de leur rivalité.

La maison qu'occupoit M. du Bugei avoit un jardin, dont une des portes s'ouvroit sur une promenade publique : avec le tems, M. de Cressy parvint à engager Adelaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les soirs. La beauté de la saison où l'on entroit alors, rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre risque à lui accorder cette faveur; elle sortoit de chez elle suivie d'une gouvernante, dont l'humeur trop facile se prêtoit aux desirs de sa jeune éleve, qui charmée de ces entretiens, ne prévoyoit aucuns des périls où ils pouvoient l'exposer. M. de Cressy profitant de l'avantage que lui donnoient sur elle l'expérience & l'artifice, en échauffant peu-à-peu son cœur,

l'amenoit inſenſiblement à lui a-vouer tout l'amour qu'elle ſentoit pour lui : aveu dangereux, dont un amant conteſte la vérité juſqu'au moment où de preuve en preuve il nous conduit à lui en donner une, après laquelle le doute ſe diſſipe & le deſir s'envole.

Cependant Madame de Raiſel qui ne trouvoit rien dans ſa raiſon qui s'opposât à l'inclination qu'elle avoit pour le Marquis, ſouhaitoit ardemment qu'il lui rendît des ſoins. La retenue de ſon ſexe & ſa mo-deſtie naturelle, ne pouvoient lui permettre de faire les premiers pas ; quoique ſes intentions euſſent pû juſtifier ſes démarches, elle n'oſoit en faire aucune : il lui paroiſſoit honteux d'employer l'entremiſe d'un ami, & d'acheter par une ſorte de baſſeſſe un bonheur qu'elle rou-giroit d'avoir obtenu, & qui ſeroit continuellement troublé par l'in-

certitude des motifs qui auroient déterminé M. de Creſſy à rechercher ſa main. Son cœur délicat ne vouloit rien devoir à la fortune ; il cherchoit un bien plus précieux que tous ceux qui attirent les vœux des hommes ordinaires : c'étoit la douceur d'une tendreſſe ſentie & partagée, d'une union dont l'amour formât les liens, & dont l'eſtime & l'amitié reſſerraſſent à jamais les nœuds.

Quelle que fût l'ambition du Marquis, elle n'alloit pas juſqu'à prétendre à Madame de Raiſel, qui venoit récemment de refuſer un parti, après lequel il ſembloit qu'aucun autre ne pût s'offrir ; il étoit bien éloigné d'imaginer qu'il fût aſſez heureux pour lui plaire. Lorſque la Comteſſe ſe recontroit avec lui, la crainte de laiſſer échapper des marques de ſon penchant, lui donnoit un air de reſerve & d'em-

barras, que M. de Cressy prenoit pour une froideur de caractere peu propre à l'attirer, lui dont l'enjouement étoit extrême. Madame de Raisel, charmante où il n'étoit pas, perdoit en le voyant cette vivacité qui rend aimable, & donne de la grace à tout ce qu'on fait; l'agitation de son cœur suspendoit les agrémens de son esprit; elle se taisoit, ou disoit des choses si indifférentes, que le Marquis, prévenu contre le sérieux où il la voyoit toujours, avoit une sorte d'éloignement pour elle; quoique sa maison fût une des plus brillantes de la Cour, qu'il y eût été présenté, même accueilli, c'étoit celle où on le trouvoit le plus rarement.

Pendant qu'Adélaïde s'abandonnoit au charme séduisant d'une passion dont rien ne troubloit encore la douceur; que Madame de Raisel chaque jour plus sensible entrete-

noit avec complaisance un desir dont elle étoit uniquement occupée, la Marquise d'Elmont conduite par la vanité, ou peut-être par un motif moins excusable, entreprit de vaincre l'indifférence de M. de Cressy, ou si elle ne pouvoit s'en faire aimer, de lier avec lui cette espece de commerce où le caprice & la liberté tenant la place du sentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il se nourrit, en font une sorte de goût où le cœur ne prend jamais de part, & qui donne moins de plaisir qu'il ne produit de regret.

Madame d'Elmont étoit une de ces femmes qui n'ayant aucune des vertus de leur sexe, adoptent follement les travers de celui qu'elles prétendent imiter; qui loin de chercher à en acquérir la force & la solidité, en prennent seulement l'audace & la licence, & qui livrées au

déréglement de leur imagination, s'honorent du nom d'homme, parce qu'indignes de celui de femmes eſtimables, elles ont oſé renoncer à la pudeur, à la modeſtie, & à la délicateſſe de ſentiment, qui eſt la marque diſtinctive de leur être.

Telle étoit celle qui prit du goût pour M. de Creſſy, & fit éclater le deſſein formé de ſe l'attacher: mais comme un pareil engagement ne convenoit ni à ſes vûes ni à la ſituation actuelle de ſon cœur, il le rejetta abſolument, feignit d'ignorer les intentions de la Marquiſe, l'évita par-tout; & ſans manquer à ce qu'il devoit à ſon rang & à ſon ſexe, il ſçut éluder ſes pourſuites & ſe défendre de ſes attaques.

La haute opinion que Madame d'Elmont avoit d'elle-même, & l'orgueil dont elle étoit remplie, lui perſuaderent qu'un homme qui pouvoit réſiſter aux avances qu'elle

avoit faites, étoit moins gardé par l'indifférence, que lié par un amour secret & heureux. Attachée à cette idée, & guidée par le dépit & la curiosité, elle observa les démarches du Marquis, fit épier ses pas, & tarda peu à découvrir que Mademoiselle du Bugei étoit l'objet de ses empressemens : ainsi la regardant comme le seul obstacle qu'elle eût à vaincre pour réussir dans ses projets, elle résolut de troubler une intrigue qu'elle crut plus avancée qu'elle ne l'étoit en effet, & de priver Adelaïde d'un bien dont elle-même desiroit vivement la possession.

Comme on voit les actions des hommes, & qu'on n'en pénétre que rarement les motifs, il est bien des occasions dans la vie où la noirceur & la malignité se parent aisément des traits de la justice & de la probité. Madame d'Elmont instrui-

te des promenades fréquentes d'Adelaïde & de l'exactitude du Marquis à l'y accompagner, écrivit à M. du Bugei, pour l'informer qu'un jeune Seigneur de la Cour dont elle taisoit le nom, avoit les soirs des rendez-vous avec sa fille. C'est ainsi que cachant sa basse jalousie sous l'apparence de l'amitié qu'elle avoit pour M. du Bugei, elle porta dans l'ame d'Adélaïde le premier mouvement de douleur qu'elle eût encore senti. Ce ne fut point assez pour elle d'entendre les reproches d'un pere irrité, de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimoit; en lui découvrant où pouvoit tendre la conduite mystérieuse qu'on avoit tenue avec elle, on lui apprit à craindre que cet amant déjà trop cher, n'eût pas pour elle le respect & la tendresse qu'elle méritoit à tant de titres de lui inspirer.

Le caractere de Mademoiselle du Bugei ne lui permettoit pas de nier une vérité que son trouble confirmoit assez : un aveu sincere de ce qui s'étoit passé entre elle & le Marquis, mit M. du Bugei dans un embarras extrême. M. de Cressy ne s'étoit avancé sur rien dont on pût tirer avantage pour pénétrer son cœur ; il n'avoit fait aucune offre, aucune demande ; & l'adresse avec laquelle il avoit ménagé ses expressions, donnoit peu de lumieres sur ses desseins : mais Adelaïde aimoit, elle se croyoit aimée. M. du Bugei estimoit le Marquis & desiroit le bonheur de sa fille ; il prit le parti de contraindre M. de Cressy à s'expliquer ; & ne voulant point paroître dans cette affaire, il dicta ce billet à Adélaïde, qui l'écrivit sans oser résister à sa volonté.

L'honneur que vous m'avez fait, Mon-

ſieur, de vous entretenir ſouvent avec moi, a été remarqué par des perſonnes qui en ont pris occaſion de me croire imprudente. Ne m'accuſez ni de caprice ni d'impoliteſſe, en me voyant changer de conduite avec vous, & trouvez bon que je ne vous parle plus ni en public ni en particulier, à moins que je n'en reçoive l'ordre de mon pere : ſi vous ne l'engagez pas vous-même à me le donner, oubliez-moi pour toujours.

Elle pleuroit ſi fort en écrivant, que ſon pere touché des larmes qu'il lui voyoit répandre, s'avança vers un balcon ſur lequel il s'appuya un inſtant pour lui cacher ſon attendriſſement. Adelaïde qui jugeoit de la peine qu'elle alloit cauſer à ſon Amant par celle qu'elle reſſentoit elle-même, ſans ſonger qu'elle lui offroit un moyen d'être heureux, ne vit que la privation de ces entretiens qui l'enchantoient ; & ſaiſiſ-

ſant ce moment où ſon pere ne la regardoit pas, elle écrivit ces mots ſur un petit papier.

Vous dire de m'oublier? ah jamais! on m'a forcée de l'écrire; rien ne peut m'obliger à le penſer ni à le deſirer.

Elle gliſſa ce papier dans ſa Lettre, & ſe hâta de la fermer: ſon pere l'ayant envoyée ſur le champ, elle en attendit la réponſe avec toute l'inquiétude que peuvent cauſer l'amour & la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute ſur l'objet de ſes plus chers deſirs.

M. de Creſſy n'étoit point chez lui lorſqu'on y porta ce Billet; il avoit cherché Adelaïde tout le ſoir; & ſurpris de ne l'avoir vue ni chez Madame de Gerſai ni dans le Jardin, il ne pouvoit concevoir ce qui l'avoit fait manquer à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin ; cette Lettre qui lui ſut remiſe le ſurprit & le chagrina, il en connut aiſément l'Auteur : mais il fut pénétré d'un ſentiment ſi tendre en liſant ce petit papier, ſur lequel il trouvoit une preuve ſi décidée de l'amour d'Adelaïde, qu'il fut tenté de ſacrifier tous ſes projets de grandeur & de fortune, à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvoit trouver dans la poſſeſſion d'une fille charmante dont il étoit adoré.

Il ne pouvoit ſe diſſimuler que le penchant qu'Adelaïde avoit à l'aimer ne ſe fût détruit avec le tems ; qu'il n'eût peut-être jamais pris de force, s'il n'avoit eu l'art de l'entretenir & de l'augmenter en lui parlant avec aſſiduité, en lui montrant une préférence décidée, & enfin en lui perſuadant qu'il l'aimoit lui-même avec ardeur. En penſant au regret, à la douleur où ſes refus

pouvoient la livrer, aux reproches qu'elle ſeroit en droit de lui faire, il ſentit au fond de ſon cœur ce mouvement juſte & vrai que la nature y imprime, qui déchire le voile dont l'amour-propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, & nous porte à les réparer; mouvement qui nous conduiroit peut-être plus ſûrement que les principes d'une raiſon étudiée, ſi nous avions la force de l'écouter & de le ſuivre. Quelle riante image s'offroit à l'idée de M. de Creſſy, ſi faiſant céder l'ambition à la tendreſſe, au devoir, à l'honneur, il portoit dans l'ame d'Adélaïde une joie dont il partageroit les tranſports! quel plaiſir de lire dans les yeux de ce qu'on aime, la douce ſatisfaction qu'on vient d'y répandre! & quel bien eſt comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur

noble contracte avec lui-même.

Il se le peignit ce bien véritable, mais il ne put se résoudre à l'acheter par la perte de ses espérances ; il passa la nuit dans la plus grande agitation ; & son amour & ses desirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de son cœur, il fit cette réponse à Mademoiselle du Bugei.

Mademoiselle,

Rien ne peut me consoler d'avoir été la cause innocente qu'on ait osé trouver quelque chose à reprendre dans la conduite d'une personne aussi respectable que vous. J'approuverai toujours tout ce que vous ferez, sans me croire en droit de vous en demander la raison. Que je serois heureux, Mademoiselle, si ma fortune & les arrangemens qu'elle me force de prendre, ne m'ôtoient pas la douceur d'espérer un honneur dont mon respect &

mes sentimens me rendroient peut-être digne, mais que mon état present ne me permet pas de rechercher. J'ai l'honneur d'être, &c.

Cette lettre fut remise à M. du Bugei, suivant l'ordre qu'il en avoit donné : la réponse du Marquis lui fit peu de peine. Comme il avoit d'autres vûes pour sa Fille, que le seul desir de la satisfaire eût pu lui faire changer, il regarda l'excuse de M. de Cressy comme un moyen heureux de suivre ses premiers desseins sans contraindre l'inclination d'Adelaïde. Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans son ame une impression difficile à effacer ; il regarda son attachement comme un de ces goûts vifs mais legers que le tems & la dissipation détruisent. L'opinion avantageuse qu'il avoit du caractere de M. de Cressy, ne lui permettoit pas de penser qu'il eût

formé le projet odieux de séduire Adelaïde. Il crut qu'une fille sans expérience avoit pu se tromper & prendre pour de l'amour ces attentions polies & ces propos flateurs que la galanterie a mis en usage. M. du Bugei avoit de l'honneur & de la droiture; qualités qui portent toujours à bien juger des sentimens d'autrui.

Il fit appeller sa fille, & lui remettant la Lettre qu'il venoit de recevoir : c'est à vous, Mademoiselle, lui dit-il, à décider des torts que M. de Cressy peut avoir avec vous ; s'il vous a dit qu'il vous aimoit, il vous a trompée, & vous en tenez la preuve convainquante. A votre âge on est facilement déçue. Que cette méprise vous éclaire & vous fasse éviter ce qui peut vous conduire à de semblables erreurs. Je ne veux pas, continua-t-il, aigrir le chagrin où je vous vois, par une remon-

trance

trance plus ſévere. J'excuſe ce premier mouvement, pourvû qu'il ne dure pas, & que par plus d'exactitude vous vous rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chere, Adelaïde, ajoûta-t-il, je vous aime, vous le ſçavez; mais je ne répondrois pas de vous conſerver ma tendreſſe, ſi vous étiez aſſez foible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laiſſé paroître.

Mademoiſelle du Bugei n'étoit point en état de répondre; ſon cœur preſſé d'une douleur accablante, en étoit entierement occupé; ſes pleurs couloient ſur ſon viſage, ſur ſon ſein, & baignoient cette lettre fatale qui venoit de détruire tout ſon bonheur, toutes ſes eſpérances. Elle tomba aux pieds de M. du Bugei, & le ſupplia de lui permettre d'aller paſſer quelques jours à Chelles: elle ne deſiroit dans cet

instant que la liberté de s'affliger sans contrainte. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il espéra que le plaisir de revoir les compagnes de son enfance, rameneroit la paix dans son cœur, & lui feroit oublier le Marquis de Cressy.

La Gouvernante fut renvoyée & remplacée par une Femme de chambre; on chassa celle qu'elle avoit auparavant, & la nouvelle suivit Adelaïde à Chelles. La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de M. du Bugei. En remerciant Madame d'Elmont de ses avis, il prit soin de l'engager au secret sur cette affaire; & comme personne n'avoit intérêt à la divulguer, elle fut ensévelie dans le silence.

Monsieur de Cressy apprit la retraite d'Adelaïde par un homme à lui, qui se trouva parent de la Femme de chambre qu'on venoit de pla-

cer auprès d'elle. Il fut touché de son départ : dans les longs entretiens qu'ils avoient eus ensemble, le Marquis avoit trop bien connu la façon de penser de Mademoiselle du Bugei, pour douter de la peine qu'elle devoit ressentir dans ces premiers momens. Il sçavoit qu'elle étoit aussi fiere que sensible : en se rappellant tout ce qu'il lui avoit dit & la conduite qu'il avoit tenue après tant d'assûrances d'une passion dont rien n'avoit dû la faire douter, il pensa qu'elle le mépriseroit, qu'il seroit l'objet de son dédain, peut-être de sa haine, lui qui l'avoit été de sa plus tendre estime, des plus douces affections de son cœur. Sans avoir dessein de réparer ses torts, il voulut les diminuer aux yeux d'Adelaïde ; il entreprit de justifier un procédé si dur ; & saisissant le moyen que le hasard lui offroit de faire parvenir une lettre dans ses mains, il se

détermina à lui écrire : mais comment ? & qu'avoit-il à lui dire, après ce qu'il avoit fait ?

Quelle excuse pouvoit être reçue par un cœur trompé dans ses desirs, par une personne vraie dont l'esprit juste & solide ne s'éblouïroit point une seconde fois ? Il est des caracteres dont la noble simplicité embarrasse l'art dans ses propres détours ; on ne peut leur en imposer qu'en abusant de la vérité même pour les séduire. M. de Cressy pensa qu'un aveu sincere lui rendroit l'estime d'Adelaïde, peut-être sa tendresse, & se détermina à lui écrire ainsi :

Est-il permis à un malheureux qui s'est privé lui-même du plus grand bonheur, d'oser vous demander son pardon & votre pitié ? Jamais l'amour n'alluma de flamme plus pure, plus ardente, que celle dont mon cœur brûle pour l'aimable Adelaïde : pourquoi n'ai-je pu lui en donner

la preuve qu'elle devoit en attendre? Ah, Mademoiselle, comment oserois-je vous lier au sort d'un ambitieux, dont peut-être vous ne rempliriez pas tous les vœux; qui en vous possédant, maître d'un bien si cher, si précieux, pourroit en regretter de moins estimables sans doute, mais dont il a toujours nourri le desir & l'espérance? Je vous avoue, je vous confie une foiblesse honteuse qui m'avilit à mes propres yeux, que je voudrois surmonter, que personne ne seroit plus capable de m'aider à vaincre que vous, mais dont je ne puis m'assurer de triompher. Plaignez-moi, ne me méprisez pas, ne m'accablez pas de votre haine. Qu'une généreuse compassion vous intéresse encore pour un homme que vous estimâtes, qui vous adore, qui vous perd, & qui se déteste lui-même.

Cette lettre fut portée à Chelles & rendue à Mademoiselle du Bugei par sa Femme de chambre, qui la lui donna sans dire de quelle part elle

venoit, & sans paroître instruite de l'intérêt que sa Maîtresse y pouvoit prendre.

Adelaïde avoit lû trop souvent la premiere qu'elle avoit reçue de M. de Cressy, pour ne pas reconnoître sa main; elle l'ouvrit avec une émotion violente, & son trouble étoit si grand en la parcourant, qu'elle la recommença plusieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle lisoit: des expressions si tendres, une confidence si singuliere, toucherent d'abord son cœur; mais en y réfléchissant, elle ne sentit que du mépris pour un homme qui pouvoit préférer à ses propres desirs, à l'amour qu'il avouoit, l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret & d'indignation s'échapperent de ses yeux. Eh, que me veut-il, s'écria-t-elle? que lui importe ma haine ou mon amitié? que je le plaigne! moi! Ah Dieu! qui de nous deux a droit d'exciter une juste

compaſſion ? Tranquille, heureuſe, avant qu'il me parlât de ſa feinte tendreſſe, je goûtois en l'aimant un plaiſir dont le charme flateur n'avoit aucun mélange d'amertume. Sa vûe étoit un bien délicieux pour moi ; elle ſuffiſoit à mes vœux innocens. Mon amour ignoré de lui, inconnu à moi-même, étoit un bonheur ſi doux, ſi ſatisfaiſant ! ah, pourquoi m'en a-t-il privée ? pourquoi m'en a-t-il fait connoître un autre, puiſqu'il devoit me l'enlever ? Je le vois, continua-t-elle ; les hommes ſont cruels ; ils ſe plaiſent à nourrir dans nos cœurs le poiſon qu'ils y verſent eux-mêmes, & l'amour ne nous cauſe des peines, que parce que l'objet qui nous l'inſpire n'eſt preſque jamais digne des ſentimens qu'il fait naître.

Elle interrompit ſes réflexions pour relire encore cette lettre, pour l'examiner, pour peſer chaque ex-

preſſion; elle ſembloit y chercher ce qu'elle deſiroit en vain d'y trouver. Sa Femme de chambre vint l'avertir qu'on attendoit ſa réponſe ou ſes ordres. Adelaïde rêva quelque tems; elle balança ſur ce qu'elle devoit faire: mais ſe déterminant tout-à-coup: Allez, dit-elle à cette fille; faites ſçavoir à celui qui oſe attendre une réponſe de moi, que ma premiere lettre contient tout ce que j'aurai jamais à lui dire.

En ſe livrant au mouvement d'une juſte fierté, Mademoiſelle du Bugei croyoit remporter une victoire ſur elle-même; elle s'applaudiſſoit d'avoir eu aſſez de force pour réprimer le deſir qu'elle avoit ſenti d'écrire au Marquis. En cachant ſes ſentimens, elle croyoit en triompher; mais la contrainte qu'on impoſe à l'amour ne l'affoiblit pas; & dans un cœur tendre & vraiment touché, le tems, même la réflexion,

ramene vers l'objet qu'on aime, diminue inſenſiblement le ſujet qu'on a de s'en plaindre, ou du-moins l'éloigne, & met dans un jour favorable tout ce qui peut le faire paroître moins coupable. L'apparente franchiſe de M. de Creſſy fit l'effet qu'il en avoit eſpéré : Adelaïde ceſſa de le mépriſer, ſon ambition lui parut moins condamnable, & bien-tôt elle ne ſentit plus que le regret douloureux de ne pouvoir lui offrir à-la-fois tous les biens qu'il deſiroit.

Pendant qu'elle s'affligeoit à Chelles, que le Marquis continuoit de lui écrire, qu'elle s'obſtinoit à ne point lui répondre, & qu'elle ſe plaignoit des ordres de ſon pere qui la preſſoient de retourner chez lui, on préparoit une fête à la Cour, qui devoit ſe terminer par un Bal paré: Adelaïde & Mademoiſelle de Cé, par une diſtinction particuliere, devoient y accompagner la jeune Princeſſe de ***.

Toutes les Dames nommées pour y danser, s'occupoient du choix des ornemens qui pouvoient donner de l'éclat à leurs charmes. Madame de Raisel avoit fait monter une parure de diamans qu'elle vouloit porter ce jour-là : elle fut elle-même chez la Marchande qui garnissoit l'habit qu'elle devoit mettre, pour choisir avec elle les pierreries qu'il falloit placer sur la piece, sur les tailles, & qui devoient former des agraffes pour relever sa robe. Pendant qu'elle donnoit ses ordres sur cet arrangement, on rapporta à la Marchande une écharpe qu'un mal-entendu lui faisoit renvoyer. On l'avoit demandée en argent ; & dans la quantité qu'elle en avoit à fournir, elle s'étoit trompée, & l'avoit faite en or. Tandis que cette femme se désoloit de sa méprise, Madame de Raisel examinoit l'écharpe ; elle la trouva si belle, si riche, & d'un si bon

goût, qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir; & l'ayant destinée d'abord, elle l'acheta. De retour chez elle, après avoir résisté quelque tems à l'idée que cette écharpe lui avoit fait naître, elle céda au plaisir de la suivre, elle écrivit un billet à M. de Cressy, & lui envoya l'écharpe dans un moment où elle sçavoit qu'on ne le trouveroit point chez lui, & par un homme sans livrée, & qu'on ne pouvoit connoître pour lui appartenir.

M. de Cressy reçut le soir cette magnifique écharpe, & y fit bien moins d'attention qu'au billet qui l'accompagnoit; il y trouva ces mots:

Un sentiment tendre, timide, & qui craint de paroître, m'intéresse à pénétrer les secrets de votre cœur; on vous croit indifférent, vous me paroissez insensible:

peut-être êtes-vous heureux & discret. Daignez m'apprendre la situation de votre ame, & soyez sûr que je mérite d'obtenir votre confiance. Si vous n'aimez rien, portez au Bal l'écharpe que je vous envoye : cette complaisance peut vous conduire à un sort que beaucoup d'autres envient. Celle qui se sent portée à vous préférer à tout, est digne de vos soins; elle en est digne à tous égards ; & la démarche qu'elle fait en vous le disant, est la premiere foiblesse qu'elle ait à se reprocher.

Ce billet inquiéta M. de Cressy ; toutes les femmes qui lui avoient laissé voir le desir de l'attirer près d'elles, revinrent dans sa mémoire ; il chercha vainement qui pouvoit en être l'auteur : il ne devina point. De toutes les femmes qu'il connoissoit, Madame de Raisel fut la seule qui ne s'offrit point à son idée. Enfin malgré tout ce qui devoit lui faire rejetter ce soupçon, il s'obstina

à croire que c'étoit une plaisanterie de la Marquise d'Elmont. Il se détermina à ne point porter l'écharpe, & ne s'en occupa plus.

Le jour du Bal étant arrivé, le Marquis sentit un plaisir extrême en pensant qu'il alloit revoir Adelaïde; il ne croyoit pas qu'un amour aussi tendre fût déjà éteint; il le croyoit seulement un peu refroidi, & se flatoit de le ranimer par sa présence, d'obtenir son pardon s'il pouvoit lui parler. Il ne vouloit lui faire aucun sacrifice, mais il ne vouloit pas perdre la douceur d'être aimé.

Parmi tant de Seigneurs jeunes, galans, ornés de tout ce que le goût & la magnificence offrent de plus éclatant, le Marquis de Cressy parut si bien fait, si distingué par son air & sa parure, & tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnoit, que dès l'instant où il se montra, il fixa les regards & réunit tous les suffrages.

Adelaïde danſoit lorſqu'il entra ; un petit murmure qui s'éleva lui fit deviner que c'étoit lui ; elle baiſſa les yeux, & n'oſa plus les lever, dans la crainte de rencontrer les ſiens : elle étoit ſi émue qu'elle avoit peine à continuer ; & l'ordre de le prendre qu'elle reçut en finiſſant, lui cauſa tant d'agitation, qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en diſpenſât. Son trouble étoit ſi viſible, qu'on la fit paſſer dans une Salle voiſine, pour lui donner la liberté de reſpirer & de ſe remettre.

Quand elle rentra, le Marquis la fixa avec un air d'intérêt qui fut remarqué de Madame d'Elmont, auprès de laquelle il ſe trouvoit aſſis ; elle lui en fit la guerre avec une plaiſanterie mêlée de tant d'aigreur, qu'il ne put ſe défendre d'en mettre un peu dans ſes reparties.

Madame de Raiſel étoit aſſez près d'eux pour les entendre ; elle

s'étoit apperçue avec chagrin que le Marquis ne portoit point l'écharpe qu'elle lui avoit envoyée. Elle comprit par quelque chose qu'il disoit à Madame d'Elmont, que c'étoit cette Dame qu'il soupçonnoit de lui avoir écrit : elle se leva pour interrompre une conversation qui lui déplaisoit ; & s'approchant de la Marquise, elle lui adressa la parole, & la força de cesser le discours qu'elle avoit commencé. Le Marquis, que Madame d'Elmont fatiguoit, fut si charmé du service que Madame de Raisel lui rendoit, que pour la premiere fois il la regarda avec attention.

Elle étoit si belle ce soir-là, son air étoit si noble, si touchant, qu'il étoit impossible de la voir sans convenir qu'elle étoit faite pour inspirer de la tendresse & du respect ; elle railla la Marquise sur la mauvaise humeur qu'elle montroit, plai-

ſanta M. de Creſſy, en l'accuſant d'en être la cauſe, & mit tant d'eſprit, de grace, & de légereté dans ce badinage, que le Marquis s'étonna d'avoir pu la voir ſi long-tems ſans connoître combien elle étoit aimable.

Mais il cherchoit à s'approcher d'Adelaïde; & malgré tous les ſoins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à ſe placer auprès d'elle. Il lui parla aſſez long-tems, ſans qu'elle daignât lui répondre, ni paroître attentive à ce qu'il lui diſoit; ce ſilence mépriſant piqua vivement le Marquis; il lui dit qu'elle feignoit dans ce moment, ou qu'elle l'avoit trompé quand elle lui avoit permis de croire que ſes ſentimens la touchoient.

Je n'ai jamais feint, interrompit Mademoiſelle du Bugei; mais le tems & les évenemens changent les diſpoſitions de nos cœurs; ſi le mien n'eſt

n'est plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec justice. Cependant comme j'ignore quelle personne a pris soin d'avertir mon pere d'une conduite que je me reproche, & qu'on peut m'observer ici, vous m'obligerez en vous éloignant. L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots, déconcerta M. de Cressy; il voulut lui parler encore, mais en vain; elle se leva sans l'écouter, & fut se placer ailleurs. Cette froideur & ce dédain, plus puissans sur le Marquis que l'amour ne l'avoit été, porterent au fond de son cœur un trait si vif, qu'il pensa que sans Adelaïde, sans sa tendresse, il n'étoit plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offensée; il voulut la ramener à quelque prix que ce pût être; & quittant le Bal dès que la bienséance le lui permit, il courut chez lui pour lui écrire, dans le

dessein de lui faire tenir sa lettre cette nuit même.

Mademoiselle du Bugei n'avoit pû s'empêcher de suivre les mouvemens du Marquis ; elle s'étoit apperçûe de l'effet qu'avoit produit sur lui l'indifférence qu'elle lui avoit montrée; mais loin de s'applaudir du chagrin qu'elle lui avoit causé, elle en ressentit un véritable au moment qu'il sortit. Madame de Raisel vit sa tristesse, & lui en demanda le sujet avec tant de marques de l'intérêt qu'elle y prenoit, qu'Adelaïde touchée ne put retenir quelques larmes. La Comtesse qui l'aimoit, lui reprocha doucement que depuis six mois elle la négligeoit, & lui fit sentir, en la pressant de lui ouvrir son cœur, qu'elle se doutoit que l'amour causoit ses peines. Ce n'est ni le tems ni le lieu de vous confier ce qui m'agite, lui dit Mademoiselle du Bugei ; mais à

mon retour de Gerſey, où je dois paſſer quelques jours, j'irai vous demander vos conſeils & votre indulgence. Madame de Raiſel lui promit tous les ſecours que l'on pouvoit attendre d'une amie zélée & ſincere; elles s'entretinrent aſſez long-tems, & ne ſe ſéparerent que lorſque la Princeſſe, en ſe retirant, fit avertir Adelaïde, qui ſortit avec plaiſir d'un lieu où elle n'étoit pas libre de réfléchir ſur ce qui l'occupoit uniquement.

En maltraitant M. de Creſſy, elle n'avoit écouté que ſon devoir; mais les démarches que la raiſon nous fait faire, ne ſont pas toujours celles qui donnent le plus de ſatisfaction à notre cœur.

A peine Adelaïde rentroit dans ſon appartement, & commençoit peut-être à deſapprouver ſa fierté, qu'Helene ſa femme de chambre, lui préſenta une lettre qu'on venoit

de lui donner de la part du Marquis; elle l'ouvrit avec empressement, & y trouva ce qui suit:

Vous me punissez trop, Mademoiselle, j'ose vous dire que vous me punissez trop; quelque coupable que j'aye dû vous paroître, votre ressentiment va trop loin. Tant de hauteur dans un caractere aussi doux que le vôtre, est la marque assurée d'un mépris que je ne peux supporter. Non belle Adelaïde, votre malheureux amant ne peut vivre & se croire haï de vous. Ah rendez-moi vos premieres bontés, & mettez un prix à cette faveur précieuse, tout me sera facile pour l'obtenir! Mais puis-je encore espérer le bien qui m'étoit offert? me sera t-il permis de le demander? voudra-t-on me l'accorder? Oui, si vous le desirez. Consentez à me parler; j'ai besoin d'un entretien avec vous; il faut que votre bouche prononce mon pardon, qu'elle m'assure que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez encore; ne refusez pas cette grace à l'amant le plus tendre,

le plus paſſionné, & le plus répentant qui fut jamais; daignez regler ſa deſtinée, elle eſt dans vos mains: ah, que n'immolera-t-il pas au bonheur de vous convaincre qu'il vous adore!

Quel mouvement de joie pénétra le cœur de la tendre Adelaïde, à ces aſſurances flateuſes d'un changement ſi peu attendu, ſi peu eſpéré! La préſence d'Helene ne put contenir ſes tranſports: ah, qu'ai-je lû, s'écria-t-elle! mes yeux ne m'ont-ils point trompée? Se pourroit-il que revenu de cette fatale ambition qui l'arrachoit à moi, à mon amour, il formât le deſir ſincere de me la ſacrifier? Quoi je paſſerois tous les inſtans de ma vie avec lui! je le verrois ſans ceſſe! il m'aimeroit toujours! je pourrois l'aimer, l'adorer, le dire; mettre ma gloire à faire éclater ces mêmes ſentimens, dont on m'a dit que je devois rougir, qu'il falloit nourrir avec honte,

ou étouffer avec douleur ! Ah, quel ſort ! quel heureux ſort que celui qui me lieroit pour jamais au ſien ! Enchantée par ces riantes idées, Mademoiſelle du Bugei crut pouvoir répondre, & le fit ainſi :

Non, je ne vous hais point, je ne puis jamais vous haïr ; mon devoir & l'obéiſſance que je dois aux ordres de mon pere, ont pû ſeuls me déterminer à vous retirer les marques de mon amitié. Si mon eſtime & ma confiance ſont néceſſaires au bonheur de votre vie, vous ſavez par quel moyen vous pouvez vous les aſſurer pour toujours. J'ai promis, & ma parole m'engage à éviter de vous voir & de vous parler ; je n'abuſerai point de l'indulgence d'un pere qui m'a pardonné avec bonté ; & puis, que vous dirai-je dans l'entretien que vous me demandez ? Qu'importe que ma bouche prononce ce pardon, ſi mon cœur vous l'accorde, ſi ma main vous donne une preuve que vous l'avez déjà obtenu. Adieu, ſi vous m'aimez, ſongez

qu'il n'eſt qu'une ſeule marque de votre amour, que vous puiſſiez offrir à Adelaïde.

Helene ſe chargea du ſoin de remettre ce billet à M. de Creſſy ; & Mademoiſelle du Bugei, après avoir relû mille fois celui de ſon amant, s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle ſe fût trouvée depuis long-tems.

Cette fille qui ſervoit Adelaïde, étoit une de ces ames baſſes que l'intérêt conduit; qui ne voyent dans les évenemens où le haſard les fait entrer par le beſoin qu'on a de les employer, que le profit qu'elles en peuvent tirer, ſans s'embarraſſer des ſuites ou des conſéquences qui trop ſouvent réſultent de leur entremiſe. Gagnée par M. de Creſſy, elle le ſervoit avec zele, & ſa libéralité la lui attachoit entierement.

En lui donnant le billet d'Ade-

l'aïde, elle lui fit un récit exact de la joie que le sien avoit excité dans son cœur. Ce détail enflamma le Marquis ; il brûloit du desir de voir Mademoiselle du Bugei, & de lui parler. Il se plaignit à Helene du refus de sa maîtresse; il en parut si touché, que cette fille espérant qu'il la récompenseroit généreusement, si elle lui procuroit un plaisir qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, lui offrit de l'introduire dès le soir même par le jardin, & lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avoit remarqué l'endroit où M. du Bugei tenoit la clef de la porte de communication; elle pouvoit s'en saisir pendant le jour, ouvrir cette porte, & remettre la clef sans qu'on s'en apperçût. M. du Bugei se retirant de bonne-heure, & sa fille ayant l'habitude de se promener fort tard, M. de Cressy pouvoit passer quel-

que

que tems avec elle ſans donner aucun ſoupçon.

Il accepta cette offre avec raviſſement, il lui donna une lettre pour ſa maîtreſſe, remplie des plus tendres proteſtations d'un amour éternel, & de l'aſſurance de lui en donner des preuves éclatantes & ſinceres. Helene contente de ſa reconnoiſſance le quitta, après être convenue avec lui de l'heure à laquelle il ſe trouveroit à la porte, & du ſignal qu'elle feroit pour l'avertir de l'inſtant où il pourroit paroître.

M. de Creſſy paſſa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devoit le rapprocher d'Adelaïde; occupé du plaiſir qu'il ſe promettoit à l'entendre lui parler encore avec cette douceur & cette ingénuité qui la rendoient ſi intéreſſante, il ſembloit avoir oublié tout le reſte : Made-

moiſelle du Bugei l'emportoit alors dans ſon cœur ſur tout ce qui avoit combattu ſes charmes ; le bonheur de l'aimer, de lui plaire, faiſoit ſa ſeule ambition ; il ne concevoit pas l'aveuglement qui l'avoit porté à négliger un bien ſi doux ; & tout ce qu'il comparoit à elle, à ſes ſentimens, à la certitude d'être l'objet de ſon amour, de ſes préférences, lui paroiſſoit peu digne de ſes regrets.

Onze heures arriverent enfin, il ſe rendit au lieu marqué ; il s'approcha doucement de la porte, la voix de deux perſonnes qui ſe parloient en-dedans, lui cauſa quelque inquiétude ; il prêta l'oreille ; & connoiſſant que c'étoit Adelaïde & Helene qui s'entretenoient enſemble, il attendit en ſilence que cette derniere fît le ſigne dont ils étoient convenus. Une branche d'arbre jettée par-deſſus le mur, l'avertit qu'il

pouvoit entrer; la porte n'étoit que pouſſée, il la remit dans l'état où il l'avoit trouvée, & s'avança juſqu'au lieu où Adelaïde le ſouhaitoit peut-être, mais où elle ne l'attendoit pas.

La Lune éclairoit ſi parfaitement, que Mademoiſelle du Bugei connut d'abord le Marquis; la ſurpriſe, l'embarras, un trouble mêlé de joie & d'inquiétude, lui ôterent pendant quelque tems la force de parler; elle vouloit s'éloigner, elle ſe plaignoit d'Helene, elle n'oſoit écouter ſon amant; le Marquis à ſes genoux ne vouloit point abandonner une de ſes mains dont il s'étoit ſaiſi, qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandoit. L'aimable Adelaïde céda à l'attendriſſement de ſon cœur: elle pleura; & ſes larmes que l'amour faiſoit couler, furent le ſceau de ce pardon tant deſiré.

Que de ſermens d'aimer toujours ſuivirent cette douce réconciliation ! qu'Adelaïde goûtoit de plaiſir à les entendre ! elle les répétoit tout bas, & juroit en ſecret de remplir tous les engagemens que ſon amant prenoit : cependant elle ne vouloit point qu'il reſtât long-tems avec elle, elle le preſſoit de ſe retirer ; mais Helene ſe joignant à lui, pour l'obliger à lui accorder la liberté d'un plus long entretien ; dans la crainte d'être apperçûs des appartemens, ils la déterminerent à paſſer dans le jardin public, qui à cette heure étoit fermé, & où l'on étoit sûr de ne rencontrer perſonne.

Adelaïde trembloit à chaque pas ; mais raſſurée enfin & perdant toute autre idée pour ne s'occuper que de ſon amour, elle marcha aſſez long-tems appuyée ſur M. de Creſſy, qui charmé de ſe voir au-

près d'elle, & dans une si grande liberté, lui parloit avec une passion bien capable de lui faire oublier & l'univers & elle-même. Ils s'avancerent à pas lents jusqu'à une piece d'eau qui terminoit un parterre; Adelaïde s'assit sur le gason qui la bordoit, le Marquis se plaça près d'elle, & Helene qui les avoit suivis, se promenoit à quelques pas d'eux.

Leur conversation s'anima. Adelaïde avoit déjà oublié qu'elle avoit des reproches à faire; le plaisir & l'espérance lui ôtoient le souvenir des fautes de son amant, elle n'étoit occupée que du bonheur de le voir & de l'entendre.

Le silence profond qui régnoit dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhaloit des fleurs, l'air enflammé de la saison, cette solitude où ils se trouvoient tous deux, le négligé d'Adelaïde qui n'a-

voit qu'une robe simple & legere, que le moindre vent faisoit voltiger, sa tête sans ornemens, & sa gorge demi-nue, éleverent peu-à-peu dans l'ame du Marquis ces desirs ardens, impétueux, si difficiles à réprimer, quand l'occasion de les satisfaire augmente encore l'empire que les sens prennent sur la raison.

La joie qu'il voyoit briller dans les yeux de Mademoiselle du Bugei, l'air paisible dont elle l'écoutoit, le sentiment qui se peignoit sur son visage, lorsqu'il pressoit sa main, ou qu'il osoit y porter sa bouche, allumerent une ardeur si vive dans son sein, qu'il ne put en contenir les transports. Il prit Adelaïde dans ses bras; & la serrant tendrement, il imprima sur ses levres un de ces baisers de feu, dont le murmure aimable éveille l'amour & la volupté. Adelaïde surprise, céda pour un instant à l'attrait d'un

plaisir inconnu; elle sentit la premiere atteinte de cette sensation flateuse, qui conduit à ce doux égarement où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ses mouvemens, semble nous ramener à son heureuse simplicité.

Il fut court cet oubli. Mademoiselle du Bugei, confuse en revenant à elle-même, se plaignit de son amant; elle voulut fuir, mais il étoit à ses genoux; il convenoit de sa faute; il demandoit grace, il l'obtint; un tendre raccommodement suivit cette querelle, & peut-être en renouvella la cause. Combien de fois Adelaïde se fâcha, & que de pardons elle accorda! contente qu'il n'en coûtât rien à son innocence, elle ne s'appercevoit pas de tout ce qu'il en pouvoit coûter à son cœur. Que cette nuit augmenta son amour! que le Marquis lui parut digne de son attachement! & que de

traits se graverent pour jamais dans son ame !

Il fallut enfin se séparer, le jour alloit paroître. Ils convinrent avant de se quitter, que le Marquis attendroit le retour de M. du Bugei pour lui parler. Adelaïde vouloit avoir le tems de prévenir son pere, dans la crainte que les refus du Marquis n'eussent changé ses dispositions; elle partoit avec lui dans six jours; & le Marquis insistant pour la revoir encore une fois, elle consentit qu'il revînt la veille de son départ, elle lui permit de lui écrire tous les jours, & le quitta charmée de lui & de la nouvelle situation où elle se trouvoit.

Pendant qu'elle se livroit aux plus agréables espérances, Madame de Raisel s'affligeoit de la méprise du Marquis; en continuant de lui écrire sans se faire connoître, elle s'étoit flatée de l'inquiéter, même de

l'intéresser : c'étoit un moyen de se procurer le plaisir de l'occuper, de lui parler de son amour, peut-être d'en faire naître dans son cœur. Il n'étoit pas étonnant qu'en croyant que l'écharpe venoit de Madame d'Elmont, il n'eût pas daigné la porter : Madame de Raisel n'osoit paroître ; mais elle désiroit que M. de Cressy la devinât. Un mouvement injuste, quoique pourtant naturel, lui faisoit haïr la Marquise ; il lui sembloit que cette femme étoit la cause du peu d'attention qu'on avoit fait à sa lettre ; elle voulut au-moins ôter à M. de Cressy toute idée qu'elle fût venue de ce côté ; & dans ce dessein elle lui écrivit un autre billet conçû dans ces termes :

Quand la fortune & l'amour s'unissent pour vous préparer un sort digne de vous ; quand on veut diriger vos pas vers un objet qui mérite votre attachement, pouvez-vous vous méprendre d'une façon

si humiliante pour moi ? celle qui vous a donné mille preuves d'une folle passion, ne doit attirer que vos mépris ; & c'est vous égarer que de chercher en elle un cœur dont on vous assure que l'honneur & la modestie reglent les mouvemens. Levez les yeux plus haut ; c'est parmi celles qu'on estime le plus, que vous trouverez la personne qui peut s'attendre aux attentions, aux soins, même à la tendresse de M. de Cressy.

Ce billet envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au Marquis dans un instant où tout rempli d'Adelaïde, il paroissoit peu porté à recevoir d'autres impressions. Pourtant ce second aveu d'un amour délicat, le mystere qui l'accompagnoit, la fortune dont on parloit, & ces mots *levez les yeux plus haut*, le firent rêver profondément. Il se voyoit recherché par une femme riche & d'un rang élevé. Madame de Raisel s'offrit enfin

à ſa penſée ; elle étoit d'une maiſon ſi diſtinguée, avoit les mœurs ſi régulieres, un bien ſi conſidérable, de ſi grandes alliances, qu'elle pouvoit prendre ce ton ſans orgueil : mais en examinant la conduite qu'il avoit toujours tenue avec elle, il abandonnoit un ſoupçon qu'il trouvoit peu fondé. Quelle apparence qu'une femme ſi deſirée prévînt le ſeul homme peut-être qui l'avoit négligée !

Dans cette confuſion d'idées, ſon ambition ſe réveilla ; il ſentit renaître cette paſſion, que le deſir de regagner Adelaïde avoit affoibli, mais qu'il n'avoit pû détruire. Il ne lui vit plus ces graces ſéduiſantes qui l'avoient touché, ſon penchant pour elle lui parut une foibleſſe à laquelle il ſacrifioit trop. Il ſe repentit de l'avoir appaiſée, de l'avoir revûe, de l'avoir jamais aimée. Cependant il s'étoit lié par

les promesses, par les sermens les plus forts ; l'honneur l'engageoit à les remplir : mais que sa voix est foible dans un cœur où l'ambition préside, qui se laissant séduire à l'apas des richesses, au vain éclat des grandeurs, préfere dans son yvresse les dehors du bonheur au bonheur même !

Ce jour & ceux qui suivirent, s'écoulerent dans un tumulte de sentimens divers qui se combattoient & se détruisoient sans cesse. Celui où le Marquis devoit revoir Adelaïde, arriva, & le surprit encore dans l'incertitude où l'avoit jetté le billet de Madame de Raisel.

Dans ces dispositions où se trouvoit M. de Cressy, il eût été prudent de ne point voir Adelaïde, de s'excuser près d'elle, & de profiter du tems de son éloignement pour se déterminer; mais les êtres inconséquens qui nous donnent

des loix, ſe ſont reſervé le droit de ne ſuivre que celles du caprice.

Pendant que le Marquis ſe livroit à ſon inquiétude, des mouvemens bien différens agitoient Mademoiſelle du Bugei ; contente de ſon amant, ſans crainte, ſans défiance, ſe repoſant ſur ſa foi, ſur ſon amour, le plus heureux avenir s'ouvroit devant elle. Avec quelle complaiſance, avec quel plaiſir elle ſongeoit qu'elle alloit porter ce nom chéri, ce nom qu'elle n'entendoit jamais prononcer ſans émotion! Les chagrins que le Marquis lui avoit donnés, s'effaçoient de ſon ſouvenir ; elle n'enviſageoit qu'avec raviſſement le bonheur qui l'attendoit au retour de cette courte abſence dont elle comptoit déjà les momens. Son imagination ſéduite par ces agréables idées, la faiſoit jouir de ſes eſpérances dans l'inſtant même qui alloit les renver-

ſer, & la priver pour jamais d'une erreur qui lui étoit ſi chere.

Elle revit le Marquis avec tous les tranſports d'une joie naïve & d'une tendreſſe véritable, dont elle ne cherchoit point à lui cacher la vivacité. Ils parlerent long-tems de leur union prochaine, & des arrangemens qu'ils prendroient pour la hâter. Ces projets qu'ils formoient enſemble, augmentoient la gayeté de Mademoiſelle du Bugei. Jamais elle n'avoit été plus enjouée : le Marquis, dont les intentions n'étoient plus les mêmes, avoit la cruauté de la laiſſer s'abandonner à ces illuſions flateuſes. Elle étoit ſortie de chez elle, & ſe promenoit avec lui : pour mieux cacher le changement de ſon cœur, il ſe montroit plus paſſionné qu'auparavant ; il affectoit un air attendri, pénétré, l'entretenoit avec feu d'une ardeur déjà refroidie, & dont les

foibles reſtes n'avoient pour objet que lui-même.

Le reſpect ceſſe quand l'amour finit; ſoit que ſes réflexions euſſent aſſez diminué le ſien, pour lui faire perdre de vûe ce qu'il devoit à Mademoiſelle du Bugei; ſoit que ſa confiance & la facilité d'en abuſer lui fiſſent naître le deſir d'éprouver juſqu'où la tendreſſe & la bonne-foi peuvent conduire une jeune perſonne qui n'eſt gardée que par l'innocence de ſes penſées, il oſa tenter de s'aſſurer par la ſéduction un bien qu'il ne vouloit plus acquérir par les loix de l'honneur: il devint preſſant, hardi. Ces mêmes faveurs qu'il avoit dérobées quelques jours auparavant, long-tems diſputées, enfin accordées, ne pouvoient le ſatisfaire; il demandoit ſans ceſſe, obtenoit toujours, & ſe plaignoit encore. Ses ſoupirs brûlans étouffés par la violence de ſes

desirs, ses larmes feintes, ses prieres soumises, ardentes, cette phrase si simple en apparence, si souvent employée, & toujours trop puissante sur le cœur d'une femme... *vous ne m'aimez pas..... si vous m'aimiez!*... mille & mille fois répétée par lui, confondoit Adelaïde. Elle aimoit, elle ne pouvoit souffrir que son amant doutât de son amour. De moment en moment il en exigeoit une preuve nouvelle; & plus elle donnoit, moins il paroissoit disposé à borner ses prétentions.

Helene étoit éloignée, le tems un peu couvert répandoit dans le jardin une obscurité qui n'étoit que trop favorable aux intentions de M. de Cressy. La tendre & crédule Adelaïde, conduite par lui sous un feuillage épais, abandonnée à l'imprudence de son âge, à l'ignorance du péril, à la foi de son amant, sembloit s'être oubliée; son cœur tout

entier

entier à l'amour, n'étoit distrait par aucun autre objet; sans prévoir où la guidoit une question captieuse, elle y avoit répondu, elle avoit dit qu'elle desiroit qu'il fût heureux, qu'elle feroit tout pour assurer son bonheur: elle le disoit encore quand la témérité du Marquis portée à l'extrême, la tirant de cette yvresse dangereuse, lui rendit la raison, & la force de s'opposer à ses entreprises.

Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'horreur; & s'élançant hors du bosquet, elle appella Helene à haute voix, sans s'embarrasser dans son effroi si d'autres pouvoient l'entendre. Helene accourut; Mademoiselle du Bugei un peu rassurée à sa vûe, n'ayant pas la force de se soutenir, s'appuya contre un arbre; & laissant tomber sa tête sur le sein de cette fille qu'elle tenoit embrassée, elle se mit à pleurer avec

toutes les marques d'une douleur exceſſive. Le Marquis honteux d'une tentative qui lui avoit ſi mal réuſſi, proſterné à ſes piés, s'efforçoit, mais en vain, de l'appaiſer; elle ne l'écoutoit pas, & continuoit à s'affliger ſans paroître s'appercevoir ni de ſa préſence ni de ſes ſoumiſſions. Faiſant enfin un effort ſur elle-même, elle le repouſſa de la main, fit quelques pas; & levant au ciel ſes yeux baignés de larmes: ô, mon pere, s'écria-t-elle, vous me l'aviez dit, & il n'eſt que trop vrai; celui qui vous cachoit ſes deſſeins n'en formoit que contre moi! Elle ſe promena quelque tems ſans s'éloigner; & rêvant profondément, enſuite s'appuyant ſur Helene, elle reprit le chemin de chez elle ſans répondre une ſeule fois à tout ce que le Marquis diſoit pour la fléchir. Elle étoit prête à rentrer lorſqu'il l'arrêta & la ſupplia de l'écouter.

Je ne veux rien entendre, lui dit-elle avec beaucoup de fierté; je vous mépriſe & je vous hais. Je conçois à-préſent les raiſons de la conduite biſarre que vous avez tenue avec une fille à laquelle vous deviez du reſpect, & que tout autre que vous n'eût oſé choiſir pour l'objet d'un amuſement, que la plus vile de ſon ſexe pouvoit vous procurer. Je ſuis punie, cruellement punie, ajoûta-t-elle, de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer, qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je ſentois pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée, & que mon cœur le ſoupçonnoit peu! mais ce cœur vous échappe; non, il n'eſt plus à vous; il vous déteſte, & regarde comme un bien le trait qui le déchire, mais qui l'éclaire ſur la baſſeſſe du vôtre. Rendez-moi ma lettre, continua-t-elle; rendez-moi

ce témoin d'une odieuſe foibleſſe; & puiſſai-je ne me rappeller jamais le malheureux penchant qui m'entraînoit vers vous, que pour me ſouvenir combien vous en fûtes indigne !

Le Marquis conſterné par ſes reproches, héſitoit encore ; il ne ſçavoit ce qu'il devoit faire ; il ne vouloit point lui rendre ſa lettre, il la ſupplioit de lui laiſſer le ſeul gage qu'il eût de ſes bontés ; il preſſoit, il pleuroit, il lui repréſentoit tout ce qu'il croyoit capable de calmer ſon eſprit & de diſſiper ſa colere : mais rien ne pouvoit effacer l'impreſſion qu'elle venoit de prendre de ſon caractere; il n'étoit plus tems de lui en impoſer ; bleſſée juſqu'au fond du cœur, elle ne pouvoit plus pardonner.

Elle réitéra avec un ton & des expreſſions qui faiſoient aſſez connoître qu'elle vouloit être obéie ;

& dès qu'elle eut cette lettre, elle rentra précipitamment, sans daigner écouter ce que M. de Cressy vouloit lui faire entendre.

Quelle nuit passa la triste Adelaïde ! il n'est point de peines plus difficiles à supporter que celles que l'amour nous cause. Quel mal que celui que la réflexion aigrit, & qui mêle la honte à l'oppression de la douleur ! Elle frémissoit en pensant au danger qu'elle avoit couru ; le bonheur de l'avoir évité, étoit une consolation pour elle : mais à quel prix elle en jouissoit ! par la perte de ses desirs, de son amour, de tous ces projets flateurs qui l'avoient si agréablement occupée ; il falloit renoncer à toutes ses espérances ; il falloit mépriser celui qu'elle adoroit encore.

Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus, quand on est forcée à lui retirer son cœur

c'est le sentiment dont on étoit touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer ; plaisir si grand pour une ame tendre, qu'elle ne voit rien qui puisse remplacer la douce habitude qu'elle avoit prise de s'y livrer.

Adelaïde voulut relire cette lettre que le Marquis lui avoit rendue. Mais quel étonnement pour elle en voyant au lieu de son écriture celle de la Comtesse de Raisel ; écriture qui lui étoit parfaitement connue. M. de Cressy trompé par la forme égale de ces deux billets, avoit donné à Mademoiselle du Bugei celui qu'il avoit reçû sans savoir de quelle part il venoit.

Confuse, désespérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eût été sacrifiée à la vanité du Marquis : elle crut se reconnoître dans cette personne qu'on accusoit de lui donner des marques d'une

folle passion. Un cœur pressé par la tristesse adopte aisément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle pensa que la Comtesse étoit instruite de tout ce qu'elle avoit fait pour le Marquis de Cressy; elle se rappella tout ce que Madame de Raisel lui avoit dit au Bal, & le prit pour une cruelle raillerie; elle se vit trahie & se crut deshonorée; elle éclata en pleurs, en gémissemens, en cris douloureux, & passa le reste de la nuit à se plaindre avec Hélene du malheur de sa destinée: mais comme elle vouloit absolument ravoir la Lettre qu'elle avoit cru reprendre, elle se détermina le matin à écrire ce Billet à M. de Cressy.

Vous vous êtes trompé, Monsieur; je vous renvoye la Lettre de Madame de Raisel, & vous prie instamment de me rendre la mienne. Je ne croyois pas qu'il y eût quelqu'un au monde à qui on pût

reprocher ses sentimens pour moi, ni que personne osât jamais me soupçonner d'avoir donné des preuves d'une folle passion. *C'est bien assez pour me faire rougir, de vous en avoir donné d'une tendresse pure & véritable, que vous étiez indigne d'inspirer. Rendez ma Lettre à Hélene, & soyez à jamais sûr du mépris d'Adélaïde.*

Elle joignit à ce Billet tous ceux qu'elle avoit reçûs du Marquis, & chargea Hélene de lui rendre ce paquet, avec un ordre positif de ne rapporter d'autre réponse que celle qu'elle demandoit.

Cette Fille s'acquitta de sa commission; mais elle n'eut pas besoin d'insister long-tems sur le refus d'une réponse pour sa Maîtresse. Le Marquis charmé de la découverte qu'il venoit de faire, étoit bien éloigné de songer à se justifier auprès d'Adelaïde; & s'il feignoit de le

le vouloir faire, c'étoit par une suite de cette dissimulation qui lui étoit naturelle, & que les caracteres faux employent, même lorsqu'elle leur est inutile.

La Lettre que Mademoiselle du Bugei demandoit, lui fut rendue, & l'après-midi de ce jour elle partit avec M. du Bugei pour aller à Gersay. L'effort qu'elle se faisoit pour cacher sa douleur, le chagrin dont elle étoit accablée, lui causerent dès le lendemain de son arrivée une fievre violente; & bien-tôt son mal augmenta si considérablement, qu'on douta qu'il fût possible de la retirer d'un état si dangereux.

Pendant qu'elle se mouroit à Gersay, l'objet d'un sentiment si tendre, d'une passion si vive, d'une situation si déplorable, déjà dégagé des foibles liens qui l'attachoient à elle, par une basse ingratitude oublioit & son amour & les peines qu'elle devoit ressentir.

C'est un des avantages de la supériorité de l'ame d'un homme sur la nôtre, que cette force qui lui fait étouffer avec facilité les remords legers qui s'élevent quelquefois dans son cœur au souvenir d'une femme sensible & malheureuse, à laquelle souvent il ne peut reprocher que de l'avoir honoré d'une estime qu'il ne méritoit pas.

De tant de marques de tendresse que M. de Cressy avoit reçues d'Adelaïde, la seule dont peut-être il lui sçavoit gré, étoit ce mouvement de dépit qui l'avoit fait écrire & nommer Madame de Raisel. En apprenant qu'elle étoit la personne qui le préféroit & desiroit de lui plaire, il convint qu'en effet la fortune & l'amour s'étoient unis pour le combler de leurs faveurs.

La Comtesse parée de tous les dons qui pouvoient attirer ses vœux, offroit à son idée une foule de plai-

sirs dont il jouiroit avec elle & par elle; le faste, l'éclat, les graces, la beauté, un titre qu'il ambitionnoit & que cette alliance pouvoit lui procurer avec le tems; que de raisons pour rendre ses poursuites ardentes! Mais il falloit cacher cette ambition qui le guidoit vers elle; il falloit prévenir le tort que son procédé pour Adelaïde pouvoit lui faire dans l'esprit de Madame de Raisel, si jamais elle en étoit informée. Après l'avoir vûe si long-tems avec indifférence, il n'osoit se montrer tout-à-coup amant passionné, encore moins paroître instruit de ses sentimens. Il craignoit de blesser son orgueil ou sa délicatesse en l'arrêtant dans la route qu'elle s'étoit tracée, & que peut-être elle prenoit plaisir à suivre.

Ces considérations le porterent à en agir en apparence comme il avoit coutume de faire; il n'alla

pas plus ſouvent chez Madame de Raiſel, mais il ſe renferma ſans affectation dans le cercle où elle vivoit; ſans lui parler d'un amour dont il vouloit qu'elle fût perſuadée, il ſe conduiſit d'une façon à faire juger à tout le monde qu'il en reſſentoit un violent pour elle : il ne ſembloit jamais ni l'attendre ni la chercher; mais une rêverie où il paroiſſoit s'abandonner, & dont ſa préſence le retiroit; l'embarras que ſes moindres plaiſanteries lui cauſoient, une application continuelle à étudier ſes goûts, l'air naturel dont il les adoptoit, toutes ces petites choſes qui ne prouvent aux perſonnes indifférentes que les attentions de l'amitié, mais qu'un cœur prévenu prend pour les ſoins de l'amour; l'art de développer ſes talens, de ſe parer des qualités brillantes d'un caractere eſtimable, tout fut employé, & tout réuſſit au Marquis au-

delà de ses espérances : la Comtesse le crut aisément tout ce qu'il vouloit paroître.

Les hommes s'épargneroient la plus grande partie des peines qu'ils se donnent pour nous en imposer, s'ils pouvoient imaginer combien la noblesse de nos idées leur donne de facilité pour nous tromper. Une femme croiroit se dégrader en supposant des vices à l'objet qu'elle a choisi pour celui de ses affections ; & dès qu'elle aime, elle accorde plus de vertus à son Amant qu'il n'ose en feindre.

Tout le monde assûroit Madame de Raisel que le Marquis de Cressy l'aimoit ; c'étoit avec plaisir qu'elle l'entendoit dire. Elle craignoit encore de se livrer à une joie que l'évenement pouvoit détruire : cependant elle avoit pour lui les distinctions les plus flateuses, & n'attendoit que l'aveu de ses sentimens

pour lui montrer combien les siens étoient tendres & sinceres.

Il commençoit à se rendre assidu chez elle, lorsqu'un jour une legere indisposition lui faisant garder la chambre, M. de Cressy fut admis, malgré le dessein formé qu'elle avoit pris de ne voir personne. Elle étoit rêveuse, même triste. Le Marquis se conformant à l'air sérieux qu'il lui voyoit, lui en demanda la raison avec toute l'apparence de la plus tendre inquiétude. La Comtesse lui dit qu'une personne qu'elle aimoit avoit été fort mal, & ne jouissoit encore que d'une santé très-languissante; qu'elle venoit de l'apprendre dans le moment: elle ajoûta que c'étoit une personne charmante, & tout de suite elle nomma Mademoiselle du Bugei.

Le Marquis perdit toute contenance à ce discours; il changea de couleur, & resta les yeux baissés dans

un silence qui surprit la Comtesse. Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion; je suis fâchée de vous l'avoir annoncée avec si peu de ménagement, mais j'ignorois l'effet qu'elle pourroit produire sur vous; & voyant qu'il continuoit à se taire: je ne sçavois pas, ajoûta-t-elle, que vous eussiez des liaisons particulieres avec Adelaïde; je l'aime, sa perte m'eût infiniment touchée, & je ne sçais pourquoi vous rougissez de montrer que vous y seriez encore plus sensible.

Si j'ai quelques liaisons avec Mademoiselle du Bugei, Madame, reprit le Marquis, elles sont d'une espece à me chagriner le reste de ma vie. Je puis rougir & paroître confus en apprenant l'état où elle s'est trouvée, puisque j'ai tout lieu de m'accuser d'en être la malheureuse

cause. Vous, s'écria la Comtesse ! Ah, Madame, interrompit M. de Cressy, suspendez votre jugement ! je suis homme, jeune, vain peut-être. Je ne prétends pas que ma conduite soit exempte de tout reproche : j'ai des torts, je les sens, je ne puis me les pardonner. Mais si vous sçaviez .. si mon cœur vous étoit mieux connu, peut-être ne me condamneriez-vous pas ?

Il est difficile de vous comprendre, dit la Comtesse un peu troublée : en supposant que l'intérêt vif que vous prenez à Mademoiselle du Bugei, décele un tendre penchant, pourquoi donc rougiriez-vous en le laissant paroître ? Par quelle singularité votre amour seroit-il un malheur pour elle ? quels sont ces torts que vous vous reprochez, que vous craignez de ne pouvoir vous pardonner ? s'il vous est possible de me les faire connoître,

ſans que cette confidence offenſe Adelaïde ou lui nuiſe, vous m'obligerez par votre confiance.

Si les mouvemens de notre cœur dépendoient de nous, de nos réflexions, reprit M. de Creſſy, Adelaïde ſeroit heureuſe, & je ne ſentirois pas le regret affreux d'avoir troublé ſon repos & détruit, au-moins pour quelque tems, la douceur & l'agrément de ſa vie. Mais, Madame, comment vous avouer une legereté, une indiſcrétion que rien ne peut excuſer? C'eſt une faute que je n'oublierai point, & dont le ſouvenir m'affligera ſans ceſſe.

Madame de Raiſel pénétrée de l'air & du ton dont il s'exprimoit, réitéra la priere qu'elle lui avoit faite, & le preſſa de lui apprendre ce qui cauſoit ſa peine; & M de Creſſy charmé de trouver cette occaſion de la prévenir ſur la ſeule choſe qui pouvoit lui découvrir ſa

façon de penser, feignant de céder à ses instances : Je vais, Madame, lui dit-il, m'exposer à perdre par ma sincérité une partie de l'estime dont vous m'honorez ; mais pouvez-vous former un desir qu'il soit en mon pouvoir de satisfaire, sans que mon coeur vole au-devant de vos voeux ?

Vous n'ignorez pas, Madame, avec quelle indifférence j'ai vû toutes les femmes, même celles qui ont paru me distinguer. Occupé du soin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impose, d'acquérir des amis, j'ai évité de me livrer à des amusemens peu faits pour me séduire. Un naturel sensible, un caractere vrai, m'ont fait envisager l'amour comme une passion qu'il étoit heureux de sentir, mais ridicule de feindre. Dans ces dispositions, je vous vis, Madame, & mon coeur me dit que vous étiez la seule personne qui pût m'inspirer ces senti-

mens délicieux qui, nés de l'admiration, accrus par le reſpect, entretenus par l'eſtime, & ſoutenus par l'amitié, rempliſſent tous les vuides de l'ame, & forment ces chaînes douces & durables que le tems ne peut rompre : mais la différence de nos fortunes, le bruit répandu du peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagemens, tant de partis plus avantageux que vous aviez éloignés, aſſez de hauteur peut-être pour craindre d'eſſuyer des refus, mille raiſons me forcerent à cacher l'ardeur que vous m'inſpiriez. Je voulus en triompher; je contraignis mes deſirs qui m'entraînoient ſur vos pas; j'évitai les occaſions de vous voir; je ne parus chez vous que lorſque la bienſéance m'obligea de m'y montrer. C'eſt dans ce tems, Madame, qu'Adelaïde me laiſſa voir des diſpoſitions ſi favorables, qu'il me fut impoſſible

de conſerver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachoit pas que j'avois ſçû lui plaire. Sans eſpérance près de vous, ſans paſſion pour elle, déterminé ou plûtôt emporté par cette vanité qui nous rend ſenſibles aux préférences, je me plûs à ſuivre tous les mouvemens de Mademoiſelle du Bugei. Je me livrai au plaiſir de voir naître dans ſon cœur un amour dont je n'enviſageai point les ſuites : j'en admirois les progrès, ils me flattoient; & je m'en applaudiſſois par une étourderie dont je ne puis trop me repentir.

Je voyois ſouvent Adelaïde chez Madame de Gerſay ; quand elle manquoit à s'y rendre, je la cherchois à la promenade, dans les maiſons où elle alloit, par-tout où je croyois la trouver; elle amuſoit mon inquiétude, & cet ennui inſéparable d'un homme iſolé qui ne tient

fortement à rien, & dont les deſirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes aſſiduités furent remarquées, M. du Bugei voulut me faire expliquer ſur mes deſſeins. C'eſt alors que m'avouant que je n'en avois aucun, je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adelaïde, un ſentiment de reconnoiſſance me portoit à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchiſſant plus mûrement, je penſai que ce ſeroit la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixeroit pas les vœux. J'aimai mieux paſſer pour intéreſſé aux yeux de M. du Bugei, en prenant le ſeul prétexte qui pouvoit me dégager; j'aimai mieux paſſer pour ingrat & leger à ceux d'Adelaïde, que de riſquer de la rendre malheureuſe un jour par mon indifférence. Je refuſai donc, & ne rendis plus de ſoins à Mademoiſelle

du Bugei. Je la revis au Bal où vous étiez toutes deux ; son air abattu, sa tristesse, quelques mots qu'elle me dit, le reproche secret que je me faisois d'avoir entretenu sa tendresse sans la partager, l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cause, sa jeunesse, sa beauté, son amour, me firent une impression si vive, que j'allois peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvoit exiger de mon repentir; lorsqu'en jettant les yeux sur vous, je sentis que tout cédoit dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînoit vers Madame de Raisel.

Comment m'ôter pour toujours le foible espoir qui me séduisoit quelquefois ? comment m'ôter ma liberté, pendant que vous jouissiez de la vôtre? Je n'attendois pas le bien que je desirois ; mais si rien ne me le promettoit, au-moins un obstacle insurmontable ne me privoit

pas du plaiſir d'y ſonger, de m'en occuper dans ces momens où des idées vagues flatant l'imagination qui les enfante, ſemblent aplanir toutes les difficultés qui s'oppoſent à nos ſouhaits.

J'avois reçû un billet dont j'avois été foiblement affecté, ſur-tout ayant penſé, par je ne ſçais quelle fantaiſie, qu'il venoit de Madame d'Elmont; j'en reçus un autre qui m'apprit que le premier n'étoit pas d'elle: Vous le dirai-je, Madame, ajoûta le Marquis en s'interrompant, oſerai-je vous dire de quelle main je penſai qu'il venoit?

La Comteſſe baiſſa les yeux, rougit; & d'un air d'intérêt, & avec un ton qui marquoit aſſez combien ce diſcours l'attachoit, elle le pria de continuer.

Je le crus de vous, Madame; & mon amour ſe réveillant avec force, plus d'Adelaïde, plus d'inquié-

tude sur ses sentimens. Que m'importoit alors son estime ou sa tendresse, ses plaisirs ou sa peine? Je ne vis que Madame de Raisel, son image adorée remplit tout mon cœur; j'abandonnai Mademoiselle du Bugei, je ne la revis que pour lui prouver que je ne l'aimois point, que je ne serois jamais à elle; & par une dureté condamnable, je la réduisis à faire des efforts sur elle-même, à s'éloigner pour oublier un Amant qu'elle doit détester, & qui ne peut se souvenir d'elle sans se mépriser lui-même.

Que je plains Adelaïde, dit alors Madame de Raisel! qu'il lui sera difficile de se consoler d'un tel évenement! pourra-t-elle vous oublier? mais achevez; votre sincérité me touche, & votre confiance me flate.

Que vous dirai-je de plus, Madame, continua M. de Cressy; je n'osai vous laisser voir ce que je

croyois

croyois avoir pénétré ; mais je ne pus réſiſter au plaiſir de vous montrer que j'obéiſſois à vos ordres, en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement. Vous ſçavez tout, Madame ; vous venez de lire dans un cœur qui vous eſt ſoumis, qui vous l'a toujours été, dont le ſort dépend de vos bontés. Quel prix m'eſt-il permis d'attendre de mon obéiſſance ? puis-je eſpérer qu'une paſſion que vous ſeule pouviez allumer dans ce cœur, vous touche en effet ? Eſt-ce vous, eſt-ce l'aimable Comteſſe de Raiſel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur ? éclairciſſez mes doutes ; j'attens à vos pieds l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez, Madame, parlez, & ſongez que ce moment va décider pour jamais du ſort d'un homme qui vous adore.

Qui n'eût point ajouté foi à ce récit ſi ſimple, ſi naturel ? pourquoi

Madame de Raiſel en eût-elle ſoupçonné la vérité? Elle crut le Marquis; & lui tendant une main qu'il reçut à genoux, & ſur laquelle il imprima le baiſer le plus ardent: oui, c'eſt moi, lui dit-elle, qui ai deſiré votre amour; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'eſt cher cet amour! je le partage, j'oſe le dire, & je ferai vanité de le prouver: oui, je mets tout mon bonheur à penſer que vous m'avez choiſie pour faire le vôtre.

Une déclaration ſi préciſe fut reçue avec tous les tranſports d'une joie véritable. La Comteſſe s'efforça de perſuader à M. de Creſſy, que ſi ſa conduite avec Adelaïde n'étoit pas tout-à-fait irréprochable, il devoit cependant ceſſer de s'en affliger; que la maladie qu'elle venoit d'avoir, pouvoit provenir d'une autre cauſe; & qu'à ſon âge

le tems & l'absence effaçoient les plus fortes impressions : ce n'est pas que je blâme votre sensibilité, ajouta-t-elle; au contraire, elle redouble mon estime, & mon coeur se plaît à découvrir que le vôtre est capable d'une tendre compassion.

M. de Cressy parvenu à se faire un mérite du procédé cruel qu'il avoit eu pour Mademoiselle du Bugei, arrivé au moment de persuader à Madame de Raisel qu'il l'avoit aimée dans un tems où il n'avoit aucune vûe sur elle, enfin à paroître à ses yeux le plus sincere & le plus tendre de tous les hommes, s'applaudissoit de la finesse avec laquelle il la trompoit. Il attribuoit ses succès à son adresse : erreur grossiere de tous ceux que la fausseté guide. On est crédule sans être foible ni imprudent, & l'extrême confiance naît toujours du

peu d'idées qu'on a qu'il y ait des ames aſſez baſſes pour en abuſer.

Peu de tems après cet entretien, Madame de Raiſel annonça le jour de ſon mariage & l'époux qu'elle avoit choiſi. Le Marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connoiſſoient la Comteſſe ; ſon bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux, & peut-être plus dignes de l'être. Ces nôces ſe firent avec éclat ; & les fêtes brillantes qui les ſuivirent, marquerent aſſez le contentement des deux époux. Madame de Raiſel avoit donné à M. de Creſſy tout ce qu'il étoit en ſon pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune aſſurée, ſon ambition ſatisfaite, l'amour & les charmes de la Marquiſe, une maiſon devenue le temple de la gayeté, lui firent goûter tant de plaiſirs dans cette union, qu'il oublia facilement la route qu'il avoit priſe pour acquérir les biens dont il jouiſſoit.

Madame de Creſſy, bien plus heureuſe, puiſqu'elle aimoit & ſe croyoit adorée, ſe diſoit à chaque inſtant qu'elle régnoit ſur un cœur tendre, ſincere, généreux, tout à elle, ſur un cœur dont elle croyoit que rien n'égaloit la nobleſſe & la grandeur : elle voyoit un dieu dans ſon mari, il lui devenoit tous les jours plus cher ; ſans ceſſe occupée à lui procurer de nouveaux amuſemens, elle ſembloit ne vivre, ne reſpirer que pour répandre l'agrément ſur les jours de celui qu'elle aimoit ; les moindres deſirs du Marquis, ſes plus legeres fantaiſies, devenoient une affaire pour Madame de Creſſy ; elle lui ſacrifioit ſes propres goûts, même le plaiſir de le voir ; plaiſir ſi grand pour elle, que le tems ni l'habitude ne purent le lui rendre moins ſenſible.

Cependant Adelaïde après plus d'un mois de maladie, & près de

deux de convalescence, avoit enfin recouvré la santé : mais une sombre tristesse s'étoit emparée de son esprit; elle avoit perdu pour jamais cet état paisible qui rend susceptible de goûter tous les plaisirs qui se présentent, & se succedent dans l'âge heureux où on ne les choisit pas. Le chagrin avoit laissé de si profondes traces dans son cœur, l'amour régnoit encore avec tant de puissance sur son ame, elle étoit si peu capable d'oublier le cruel qui s'étoit plu à la rendre malheureuse, que la seule pensée de reparoître dans les lieux qu'il habitoit, la faisoit retomber dans des foiblesses presque aussi dangereuses que l'avoit été l'ardeur de sa fievre. Le Comte de Saint-Agne, jeune, bienfait, aimable, auquel elle étoit destinée, augmentoit encore sa peine par les soins qu'il lui rendoit. Rien ne pouvoit la distraire; le sou-

venir de M. de Cressy animoit seul un cœur accoutumé à ne s'occuper que de lui. Que de larmes accompagnoient ce souvenir douloureux, mais cher, mais vif, & sans cesse présent à son ame ! Dans cette situation, son retour à Paris ou à la Cour étoit pour elle le comble du malheur ; & chaque jour qui rapprochoit celui où elle devoit quitter Gersay, ajoutoit à son supplice.

Un soir qu'elle étoit dans l'appartement où tout le monde se rassembloit pour jouer, le Chevalier de Saint-Hélenes qu'on attendoit depuis huit jours à Gersay, arriva, & pour excuser son retard, rendit compte des affaires qui l'avoient obligé de rester à Paris : c'étoit le mariage de Madame de Raisel & de M. de Cressy. Madame de Gersay entra dans des détails, lui fit mille questions, & le Chevalier s'étendit avec plaisir sur un discours qui paroissoit intéresser.

Que devint Adelaïde en l'écoutant ? un froid mortel saisit son cœur ; pâle, tremblante, sans force & presque sans sentimens, elle se renversa sur le siege où elle étoit assise, & fermant les yeux elle desira de ne les rouvrir jamais : par bonheur pour elle, M. du Bugei n'étoit pas présent ; & comme depuis sa maladie elle étoit très-foible, on ne chercha point d'autre cause à son évanouissement.

Il fut long ; & lorsqu'elle reprit la connoissance, elle se trouva dans son lit environnée de plusieurs personnes qui s'efforcerent de la rappeller à la vie. Elle fit connoître qu'elle desiroit d'être seule ; & dès qu'elle se vit en liberté : il est marié, s'écria-t-elle en se jettant dans les bras d'Helene ! il est marié ! Helene, il est marié, lui répéta-t-elle mille fois ; je n'ai plus de doute, de crainte, d'espérance ; il est perdu, pour

jamais

jamais perdu ! rien ne peut me le ramener, rien ne peut me le rendre. Madame de Raiſel eſt heureuſe ! elle triomphe dans ſes bras des pleurs d'une fille infortunée ! . a - t - elle mérité ce cœur qu'elle m'enleve ? L'inhumaine, avec quel air de vérité elle feignoit de s'intéreſſer à mes peines, d'en ignorer le ſujet ! Elle m'offroit des ſecours, des conſeils, de l'amitié : ah la cruelle ! elle eſt ſa femme, elle regne ſur ſes volontés, elle fait ſes plaiſirs, elle les partage ; il lui eſt permis de contenter tous les deſirs de ce qu'elle aime ; elle peut ſans rougir recevoir ſes careſſes, les lui rendre, mettre ſon bonheur à s'y montrer ſenſible : & moi je ne dois me rappeller qu'avec honte ces momens.... momens délicieux, & pour toujours gravés dans ma mémoire ! Ah, pourſuivit-elle dans l'amertume de ſon cœur, Helene ! impru-

dente Helene! pourquoi ta fatale complaiſance m'expoſa-t-elle à le revoir? Hélas, ſans toi, ſans ta facilité, j'ignorerois une partie de mes pertes!

M. du Bugei interrompit ſes triſtes plaintes; il venoit ſçavoir comment elle ſe trouvoit. Helene l'aſſura qu'elle n'avoit beſoin que de repos; & la malheureuſe Adelaïde paſſa la nuit dans un ſaiſiſſement, qui retenant ſes larmes, faiſoit que le peu qu'elle en verſoit déchiroit ſon cœur ſans le ſoulager.

Elle fut quelques jours dans cet excès d'accablement; mais faiſant violence à tous ſes ſentimens, elle parut ſe calmer. Son pere attendoit le retour de ſa ſanté pour la ramener à Paris; mais elle avoit pris la réſolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria M. du Bugei de lui permettre de paſſer un mois à Chelles, où elle lui fit entendre qu'elle eſpé-

roit se rétablir tout-à-fait. Il y consentit avec peine ; & ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduisit lui-même à cette Abbaye. Mademoiselle du Bugei pleura beaucoup en se séparant de lui ; & le chagrin qu'il sentit lui-même en la laissant à Chelles, fut un présage de la perte qu'il alloit faire. L'aimable & triste Adelaïde, peu de jours après son arrivée entra au noviciat, où ses épreuves abregées par l'avantage qu'elle avoit d'avoir été élevée dans la maison, lui permirent au bout de six mois de prendre le voile blanc, malgré les regrets de son pere, la douleur du Comte de Saint-Agne qui l'aimoit, & les efforts réunis de toute sa famille.

Madame de Cressy s'affligea du parti que prenoit Adelaïde ; elle craignit que ses sentimens pour le Marquis ne l'y eussent déterminée ; elle n'osa s'en expliquer avec lui,

dans la crainte de le chagriner, & d'ajouter au reproche secret que peut-être il se faisoit à lui-même. Le malheur d'Adelaïde étoit un poids pour la Marquise; son cœur vraiment généreux, souffroit en songeant qu'elle avoit innocemment causé sa perte; elle donna des larmes au sort d'une jeune personne qui s'arrachoit au monde dans un âge où peu capable de juger des effets du tems, & guidée par un mouvement qu'il pouvoit détruire, se livroit à l'horreur d'un repentir infructueux & éternel.

Plus d'un an s'étoit passé dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite & toujours vive. Peut-être la Marquise eût-elle joui longtems de cet état paisible, sans un évenement où sa bonté l'intéressa.

Mme de Berneil ancienne amie de la mere de Madame de Cressy, vivoit

retirée au Val-de-Grace, avec une fille, ſeul fruit d'un mariage mal aſſorti qui avoit renverſé ſa fortune, par une ſuite de malheurs dont le détail eſt peu néceſſaire. Une penſion du Roi la faiſoit ſubſiſter avec aſſez d'aiſance. Cette penſion s'éteignoit par ſa mort, & ſa fille avoit beſoin d'amis pour en conſerver une moitié que la faveur pouvoit lui accorder, mais qu'on ne lui devoit pas. Madame de Berneil qui avoit éprouvé plus d'une fois combien Madame de Creſſy étoit portée à obliger, ſe ſentant dangereuſement malade & près de ſa fin, eut recours à elle; elle lui fit écrire ſon état; & la Marquiſe s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette Dame preſque expirante, & ſi occupée du ſort de ſa fille, que Madame de Creſſy pénétrée d'une inquiétude ſi naturelle & du ſpectacle qu'offroient à ſes yeux les larmes de la fille & la

douleur touchante de la mere, promit avec ſerment de ſe charger du ſoin de Mademoiſelle de Berneil, de la retirer chez elle, & de ne s'en ſéparer qu'après lui avoir procuré un établiſſement convenable à ſa naiſſance, & qui pût la rendre heureuſe.

Il ſembloit que Madame de Berneil n'attendît que cette promeſſe d'une femme dont la nobleſſe des ſentimens lui étoit connue, pour rendre au ciel une ame devenue plus tranquille. Elle mourut le ſoir même; & la Marquiſe qui ne l'avoit point quittée, embraſſant tendrement Mademoiſelle de Berneil, lui renouvella les aſſurances qu'elle avoit données à ſa mere, & la conduiſit chez elle, où elle la recommanda aux ſoins de ſes femmes, pendant qu'elle alloit à Verſailles chercher M. de Creſſy qui l'y attendoit.

Elle lui rendit compte des engagemens qu'elle avoit pris, & lui montra un peu de crainte qu'ils ne puſſent lui déplaire, s'excuſant ſur le moment qui ne lui avoit pas permis de le conſulter. M. de Creſſy badina de cette eſpece de ſoumiſſion, qu'il traita d'enfance; il l'aſſura qu'il approuveroit toujours ce qu'elle feroit. En effet il eut pour Mademoiſelle de Berneil tous les égards qu'il auroit cru devoir à une ſœur chérie. Elle fut traitée par la Marquiſe, non comme une fille dont le ſort dépendoit de ſes bontés, mais comme une amie dont le ſéjour chez elle devoit être ſuivi de tous les agrémens qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Hortenſe de Berneil avoit un peu plus de vingt ans; ſa figure n'avoir rien de remarquable que l'art avec lequel elle en cachoit les dé-

fauts ; un goût de parure, aſſez rare dans une perſonne élevée loin du monde, donnoit de l'élégance à tout ce qu'elle portoit ; le deſir de plaire l'avoit toujours occupée, quoique long-tems ſans objet ; elle avoit de l'eſprit, peu de brillant, beaucoup de réflexion. Il étoit difficile de la connoître ; un air froid & le ſilence qu'elle gardoit ſur ſes goûts, la faiſoient paroître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avoit mis de la dureté dans ſon caractere. Elle avoit de l'humeur, & ſçavoit en cacher l'aigreur ſous l'apparence intéreſſante d'une ſanté délicate, que la moindre émotion altéroit ; capricieuſe, jalouſe, ſuſceptible de paſſion, ſans être capable de tendreſſe ni d'amitié, Hortenſe étoit peu faite pour ſentir la conduite que Madame de Creſſy tenoit avec elle.

Il y avoit déjà quelque tems que

Mademoiselle de Berneil vivoit à l'hôtel de Cressy, lorsque le Marquis s'amusant à étudier un air qu'on avoit mal noté, Hortense en le reprenant, le fit appercevoir qu'elle avoit la voix belle, & qu'elle chantoit parfaitement bien. Il aimoit la Musique; & ce talent qu'il lui découvrit, redoubla ses attentions pour elle. Madame de Cressy voyoit avec plaisir le goût qu'il prenoit pour Mademoiselle de Berneil; elle cherchoit à la faire valoir auprès de lui, & n'attendoit qu'une occasion favorable pour la marier & la rendre heureuse.

M. de Cressy étant un matin à la toilette de la Marquise, où il assistoit seul avec Hortense, on lui apporta une lettre qu'il ouvrit sans réflexion, mais qu'il ne put lire sans donner des marques d'une grande sensibilité. Cette lettre étoit de Mademoiselle du Bugei; elle l'a-

voit écrite la veille, & ce jour même elle prenoit le voile noir, derniere cérémonie de la conſécration à la vie religieuſe.

Les yeux de M. de Creſſy ſe remplirent de larmes: la lettre tomba de ſes mains; & tandis qu'il les portoit ſur ſon viſage pour cacher ſon attendriſſement, la Marquiſe effrayée de l'effet qu'avoit produit cette lettre, fit ſigne à une de ſes femmes de la ramaſſer, & de la lui apporter. Elle la prit ſans la lire; & courant embraſſer ſon mari, elle lui demanda avec empreſſement qu'elle nouvelle ſi fâcheuſe pouvoit l'accabler ainſi? Mais le Marquis ſans changer de ſituation, lui dit de lire la lettre. Elle y trouva ce qui ſuit:

C'eſt du fond d'un aſyle où je ne redoute plus la perfidie de votre ſexe, que je vous dis un éternel adieu. Naiſſance, biens, honneurs, dignités, tout s'éva-

nouit à mes regards. Ma jeunesse flétrie par mes larmes, le goût des plaisirs anéanti dans mon cœur, l'amour éteint, le souvenir présent, & le regret toujours trop sensible, m'ensevelissent à jamais dans cette retraite. O vous, qui m'avez conduite à me cacher dans cette espece de tombeau, ne craignez pas mes reproches, je ne vous écris que pour vous dire que je vous pardonne! J'offre au ciel une victime immolée par vos mains, & je le prie avec ardeur de répandre sur vous tout le mérite du sacrifice volontaire que je lui fais. L'auguste époux qu'Adelaïde choisit, effacera de son cœur des sentimens qu'elle ne peut conserver sans l'offenser : il y mettra les vertus qu'il chérit, & l'oubli qu'il exige; elle ose espérer qu'il lui pardonnera les motifs qui la déterminent aujourd'hui. Alors prosternée aux pieds de ses autels, elle lui demandera pour vous tous les biens dont vous l'avez privée; & si elle peut s'intéresser encore au monde qu'elle abandonne, ce sera seulement pour

s'aſſurer que le Marquis de Creſſy eſt heureux.

Dites à Madame de Creſſy que je lui pardonne l'opinion qu'elle a eue de mon caractere. Dites-lui que j'ai oublié ſon injuſtice, & que je me ſouviens ſeulement de la tendre amitié que j'eus pour elle.

La Marquiſe en finiſſant cette lettre ſe jetta dans les bras de ſon mari; & le ſerrant avec une tendreſſe inexprimable: pleurez, Monſieur, pleurez, lui dit-elle en le baignant de ſes larmes: ah, vous ne ſçauriez montrer trop de ſenſibilité pour un cœur ſi noble, ſi conſtant dans ſon amour! Aimable & chere Adelaïde, s'écria-t-elle, c'en eſt donc fait, & nous vous perdons pour toujours! Ah, pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du ſeul bien qui excitoit vos deſirs! ne puis-je jouir de ce bien ſi doux, ſans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre!

Le Marquis touché de ce sentiment généreux qui lui faisoit regretter Adelaïde, la pressant avec transport, essuyoit ses larmes; & par les plus tendres caresses & les expressions les plus passionnées, la conjuroit de lui pardonner l'imprudence qu'il avoit eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiselle de Berneil témoin de cette scene touchante, considéroit la Marquise avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvoit comprendre, c'est que Madame de Cressy s'affligeoit de la retraite d'une fille que son mari avoit aimée, & que ses pleurs faisoient penser qu'il aimoit encore. Une pareille sensibilité étoit au-dessus de l'ame d'Hortense; elle la regarda comme une foiblesse. Un mauvais cœur prend souvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel, dont les mouvemens lui sont étrangers, & c'est ce noble

desintéressement qui fait qu'on s'oublie soi-même, pour partager la peine d'un autre.

Le Marquis pensa tristement pendant quelques jours à cet adieu d'Adelaïde : mais les plaisirs variés auxquels il se livroit, dissiperent bientôt ce leger chagrin. Madame de Cressy le sentit plus long-tems. L'image de Mademoiselle du Bugei prosternée aux pieds des autels, priant pour le Marquis, attirant sur lui les bénédictions du ciel par ses vœux innocens l'attendrissoit, & la rendoit toujours présente à son idée. Les dernieres lignes de sa lettre l'étonnoient; elle ne pouvoit les entendre. Elle en demanda plusieurs fois l'explication à M. de Cressy; mais l'embarras & l'humeur que lui donnoient ces questions, la déterminerent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réserve dans un homme pour lequel

elle n'en avoit aucune, toucha vivement la Marquise, lui donna de l'inquiétude, & lui fit craindre qu'en lui parlant d'Adelaïde, M. de Cressy n'eût pas été aussi sincere qu'elle l'avoit cru. Quelle étoit cette opinion que Mademoiselle du Bugei l'accusoit d'avoir eue de son caractere? qu'avoit-elle à lui pardonner? il paroissoit un mystère dans ces expressions, qu'elle desiroit ardemment d'approfondir; son extrême complaisance pour M. de Cressy la força au silence; & respectant le secret qu'il vouloit garder, elle ne fit point de démarches pour le découvrir. Mais cette premiere preuve qu'elle n'avoit pas toute sa confiance, & qu'il avoit pû lui déguiser la vérité, la chagrina. La seule idée d'avoir été trompée dans la plus petite chose par une personne que l'on aime & qu'on croyoit incapable de détour, porte un trait vif dans le cœur; trait

qui blesse à tout moment, ouvre l'entrée au soupçon, rend tout incertain, & laisse entrevoir que le bonheur dont on jouit peut n'être qu'une chimere prête à s'évanouir.

Mademoiselle de Berneil, à laquelle la Marquise ouvroit son cœur, étoit bien éloignée de comprendre cette délicatesse de sentiment qui troubloit la douceur de sa vie ; elle badina M. de Cressy sur la mélancolie que lui avoit causé la lettre d'Adelaïde ; & donnant un tour plaisant & malin à ce pouvoir qu'il avoit sur les ames sensibles, elle se félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne sçavoient pas résister à l'amour, & dit au Marquis qu'elle s'étonnoit fort qu'on abandonnât le monde seulement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi, continua-t-elle, comme j'en chéris les plaisirs, quoique je me croye sûre de mon cœur, je ne

veux

veux plus vous regarder, de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au Couvent.

Cette raillerie piqua le Marquis dont la vanité étoit extrême : pensez-vous, lui dit-il en riant, qu'il vous fût si facile de résister à mes soins, si je vous en rendois d'assidus. En vérité je le pense, reprit Mademoiselle de Berneil ; & quoique vous soyez très-aimable, je crois & j'éprouve qu'il est possible de vous voir & de conserver beaucoup d'indifférence. Oui, dit le Marquis, cela est possible ; mais vous ignorez ce que le desir de plaire répand d'agrémens dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimé de quelqu'un, pour s'assurer qu'on peut lui résister : & si je vous aimois, si je cherchois à vous le persuader, peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre

cœur. Ho ! non, non, assûrément, reprit Hortense, & vous êtes précisément la seule personne qui ne pourroit jamais réussir auprès de moi : comme vous ne sçauriez me montrer de desirs sans m'offenser, ni m'aimer sans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes, si vous me rendiez des soins, je n'aurois que du mépris pour vous. Vous le croyez, dit le Marquis ; mais soyez sûre que les réflexions que l'on fait de sang-froid ne se présentent pas à une ame attendrie. Celles qui semblent devoir faire mépriser un homme indifférent, se changent en pitié pour un amant aimé ; & nous sçavons toûjours trouver en nous-mêmes des raisons pour nous livrer à des sentimens qui nous flatent. Hortense à ce discours ne fit que redoubler ses plaisanteries, & s'obstina à soûtenir qu'elle ne redoutoit point ses at-

taques, & que quelque paſſion qu'il lui montrât, elle ne l'aimeroit jamais. Cette converſation fut repriſe pluſieurs fois, & toujours avec la même aſſûrance de la part de Mademoiſelle de Berneil.

Le Marquis accoutumé à voir prévenir ſes deſirs, ne put ſupporter cette eſpece de mépris d'une fille à laquelle il lui ſembloit que rien ne devoit inſpirer cette fierté; il s'en offenſa, & voulut l'en punir en lui inſpirant une paſſion dont elle ſe croyoit ſi peu ſuſceptible. La vanité l'engagea à ſe faire une étude de lui plaire; elle s'apperçut de ſon deſſein, elle en rit, & ménagea ſi peu ſon amour-propre, que du ſimple projet de la ſoumettre il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au commencement ne rallentit point ſes pourſuites: il devint ardent, empreſſé; & perdant de vûe ce premier objet, il oublia ce qui l'a-

voit porté à parler le langage de l'amour à Mademoiselle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir d'un sentiment qu'il cessa de feindre. Ce sentiment devint bien-tôt sa seule affaire, & l'unique mouvement qui se fit sentir à son cœur.

Madame de Cressy, loin de soupçonner le Marquis d'un tel attachement, lui sçavoit gré de tout ce qu'il faisoit pour Hortense, & croyoit lui devoir de la reconnoissance des attentions qu'il avoit pour une fille qu'elle chérissoit & dont elle se croyoit tendrement aimée. Elle parloit de lui sans cesse avec elle, lui vantoit son mérite, les agrémens de sa personne, son esprit, l'égalité de son humeur, la douceur de sa société, l'élévation de ses sentimens ; elle le comparoit à tous ceux qu'elle voyoit, à tous ceux qu'on admiroit, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiſelle de Berneil applaudiſſoit aux louanges que la Marquiſe donnoit à M. de Creſſy ; inſenſiblement elles firent impreſſion ſur elle, l'ardeur avec laquelle il étoit aimé l'embelliſſoit à ſes yeux. L'amour de Madame de Creſſy paſſa dans le cœur de ſa rivale ; & tout ce qui rendoit la Marquiſe ſi propre à plaire, à fixer ce mari qu'elle adoroit, formoit une ſorte de triomphe pour Hortenſe, qui ſe voyoit maîtreſſe de le lui enlever ; excitoit ſa vanité, & lui faiſoit regarder comme un avantage brillant, le pouvoir de l'emporter ſur une femme à laquelle elle ſe ſentoit ſi inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil & à la coquetterie, que M. de Creſſy dut les premieres complaiſances de Mademoiſelle de Berneil ; elle lui laiſſa voir un penchant qu'elle n'oſoit avouer; elle céda peu-à-peu ; elle ne

se défendit plus que sur ses devoirs, sur l'amitié qu'elle avoit pour la Marquise, sur le lien qui l'unissoit à elle. Ces obstacles eussent été insurmontables, si Mademoiselle de Berneil eût mieux pensé : mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le Marquis trouva les moyens de lever les foibles scrupules d'Hortense ; elle se donna à lui ; elle oublia la tendresse & les bontés d'une amie, pour jouir du goût passager d'un amant. Quelle différence ! quelle perte ! quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas une amie.

Mademoiselle de Berneil, en payant de retour la passion du Marquis, cédoit peut-être moins à son amour, qu'au desir curieux d'éprouver si cette passion procuroit tout le bonheur dont on l'avoit assurée qu'elle étoit la source ; elle en cher-

choit les plaisirs, & n'en donnoit pas les douceurs; plus elle pensoit avoir sacrifié en comblant les vœux de son amant, plus elle exigeoit de sa reconnoissance. L'espece de sentiment qui la conduisoit, n'étoit pas cet attachement sincere d'Adelaïde, ni cet amour tendre & délicat de la Marquise; c'étoit un mouvement voluptueux, sur-tout le plaisir de dominer & de soumettre un cœur à tous ses caprices. Elle abusa du pouvoir que le Marquis lui avoit donné sur lui; elle prit un empire absolu sur ses volontés, le maîtrisa, devint son tyran, & l'accabla de ces chaînes pesantes qu'on porte avec douleur, dont on sent tout le poids, qu'on voudroit rompre, & qu'on n'a pas la force de briser.

Assujetti à cette maîtresse altiere, le Marquis se rappelloit souvent avec regret l'état heureux où il vivoit avant d'avoir écouté le pen-

chant fatal qui l'entraînoit vers elle. Adoré d'une femme qui n'avoit point d'égale, dont les qualités brillantes sembloient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle étoit environnée; qui toujours attentive à lui plaire, n'avoit de plaisirs que ceux qu'il ressentoit, de joie que celle qu'elle voyoit éclater dans ses yeux. Elle n'étoit point changée cette femme charmante qui lui avoit fait passer des jours si tranquilles, si heureux: mais sa beauté, ses vertus, ses soins, ses complaisances, auparavant la source de la félicité de M. de Cressy, ne servoient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume sur tous les instans de sa vie.

Souvent maltraité par Mademoiselle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le subir, il se livroit à des retours vifs & pressans qui le ramenoient

menoient dans les bras de la Marquise; quelquefois la serrant tendrement dans les siens, il retenoit à peine des larmes que le remords arrachoit à son cœur. Tant d'amour qu'il trahissoit, tant de confiance dont il abusoit, la comparaison qu'il faisoit de deux personnes si différentes, de deux caracteres si opposés, excitoient en lui des mouvemens si sensibles, qu'il y avoit des momens où il étoit prêt à tomber aux pieds de la Marquise, à lui avouer sa foiblesse, à la prier d'en éloigner l'objet: mais le peu d'habitude d'être sincere, retenoit son cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le sein d'une amie, qui pouvoit encore lui rendre le calme & la paix dont il ne jouissoit plus.

Mademoiselle de Berneil le surprit plusieurs fois dans ces attendrissemens : des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur in-

supportable, suivoient les moindres sujets qu'elle croyoit avoir de se plaindre. Elle s'appaisoit difficilement, & mettoit au plus haut prix l'oubli d'une faute ; mais parvenue à le subjuguer, à se rendre souveraine d'un cœur qu'elle s'attachoit par tout ce qui auroit dû le lui ôter, elle ne put jamais détruire le remords qu'il sentoit de tromper la Marquise, ni l'attachement qu'il conservoit pour elle. Il lui fut impossible d'étouffer dans l'ame du Marquis cette voix dont le cri puissant s'éleve, se fait entendre même dans l'yvresse du plaisir, & nous avertit sans cesse que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous avons osé fonder sur l'infortune d'autrui.

Madame de Cressy ne s'appercevoit que trop du changement du Marquis; toujours triste, rêveur, elle voyoit qu'il souffroit, qu'une

peine secrette agitoit son ame : elle l'avoit en vain prié de la lui confier, elle n'osoit plus l'interroger, & lui cachoit la douleur qu'elle sentoit de ses chagrins, & du mystère qu'il lui en faisoit. Elle ne pouvoit le soupçonner d'une intrigue au-dehors ; son assiduité chez lui & dans tous les lieux où elle alloit, éloignoit les idées de cette espece ; il ne marquoit aucune préférence pour les femmes qu'il voyoit ; toutes ses démarches étoient connues, il le sembloit au-moins : cependant la Marquise se disoit à tous momens qu'il ne l'aimoit plus. Elle en eut une preuve bien sensible dans une occasion où elle devoit moins l'attendre. Elle tomba malade, & sa maladie, quoique peu dangereuse, fut assez longue. Mademoiselle de Berneil se contraignit assez dans les premiers jours, pour s'assujettir près d'elle : mais oubliant bien-tôt ce

qu'elle devoit à ses bontés, même à la décence, qui l'obligeoit à ne pas s'éloigner de l'appartement de la Marquise, elle n'y parut dans la suite que rarement, & dans les momens où elle ne pouvoit se dispenser de s'y faire voir. Le Marquis l'imita; & profitant de la liberté qu'il avoit d'être souvent seul avec elle, sous prétexte de répéter des pieces de clavecin, il passoit des heures entieres dans le cabinet d'Hortense, & n'étoit chez Madame de Cressy, que lorsqu'elle recevoit du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui étoit si cher, rendit sa convalescence plus fâcheuse que son mal ne l'avoit été ; elle la sentit jusqu'au fond du cœur, & ne douta plus qu'elle n'eût entierement perdu celui de son mari. Elle renferma en elle-même cette triste connoissance, ne se permit aucune plainte, & ne diminua rien de la douceur & de

l'affection qu'elle lui avoit toujours montrées.

La négligence de Mademoiselle de Berneil lui parut une suite naturelle de la froideur de son caractere ; ainsi elle y fit peu d'attention. Elle étoit parfaitement rétablie & sortoit depuis quelques jours, lorsqu'étant seule un matin & prête à partir pour la campagne, M. de Cressy qui n'alloit point avec elle, entra dans sa chambre pour lui donner une petite boîte d'une forme nouvelle qu'il venoit d'acheter; elle fut touchée de cette attention, & plus encore de quelque chose de flateur qu'il lui dit en lui présentant ce bijou. Elle vouloit répondre ; mais en fixant le Marquis, elle lui vit un air si triste, si abattu, qu'elle en fut pénétrée, & ne put lui marquer sa reconnoissance, que par des regards expressifs qui sembloient chercher son secret jusqu'au fond de

ſon cœur. M. de Creſſy prit la main de la Marquiſe, il la baiſa pluſieurs fois d'un air timide & reſpectueux ; il étoit devant elle comme on eſt auprès de quelqu'un dont on deſire une faveur, à qui on n'oſe la demander parce qu'on ſe ſent peu digne de l'obtenir. Jamais Madame deCreſſy ne lui avoit paru plus belle, jamais elle ne lui avoit inſpiré d'émotion plus douce ; mais l'offenſe qu'il lui avoit faite ſembloit élever une barriere entre elle & lui. Il oublioit ſes droits, ou n'oſoit les réclamer ; il vouloit parler, il craignoit de s'expliquer ; il la regardoit, ſoupiroit, & ſe taiſoit, lorſque la Marquiſe emportée par ce tendre ſentiment que la froideur de M. de Creſſy n'avoit pu altérer, paſſant ſes bras autour de lui, ſe laiſſa tomber à ſes pieds ; & le preſſant avec une action toute paſſionnée : dites-moi, Monſieur, dites-moi, s'écria-t-elle

fondante en larmes, ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire? pourquoi m'évitez-vous? ſuis-je devenue un objet odieux à vos regards? Non, je ne puis vivre & penſer que je ne vous ſuis plus chere. Eh, qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait, pour vous éloigner de moi? Si vous m'ôtez votre amour, ſi vous m'enlevez ce bien précieux, devez-vous me priver de tout? Ah, Monſieur, me croyez-vous indigne de votre amitié?

M. de Creſſy eût voulu dans cet inſtant que la terre ſe fût ouverte & l'eût caché dans ſon ſein. Ah, levez-vous, Madame, lui dit-il en rougiſſant, levez-vous! cette ſoumiſſion ne convient qu'à moi: vous, aux pieds d'un cruel qui a pû vous négliger, qui fait couler vos pleurs, qui doit ſeul en verſer! Ah, vous m'êtes chere, vous me le ſerez toujours! Je vous reſpecte, je vous ai-

me, je vous adore : mais ſuis-je encore digne de vous le dire ? C'eſt à vos genoux, ajouta-t-il en s'y jettant à ſon tour, que j'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon ; je l'eſpere de vos bontés ; je l'attens de la grandeur de votre ame. Apprenez, Madame, dans quel égarement..... Il alloit pourſuivre, quand Mademoiſelle de Berneil qui alloit avec la Marquiſe, avertie qu'elle étoit prête, & craignant de la faire attendre, ouvrit bruſquement la porte, & le ſurprit à genoux, arroſant de pleurs les mains de ſa femme, qui s'efforçoit de le relever.

M. de Creſſy conſterné à ſa vûe, reſta muet, interdit ; la parole expira ſur ſes levres : en vain la Marquiſe le preſſoit de s'expliquer, l'aſſuroit qu'elle lui avoit déjà pardonné : glacé par la préſence de Mademoiſelle de Berneil, il ne pouvoit ni

parler ni lever les yeux. Enfin paroiſſant ſe remettre, il préſenta la main à Madame de Creſſy, la conduiſit à ſon carroſſe; & dès qu'elle y fut entrée, il ſe retira, dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortenſe qui, maîtreſſe de ſes mouvemens, ne ſembloit prendre aucun intérêt à ce qu'elle avoit vû. Son inquiétude étoit grande cependant, & elle attendoit avec impatience que Madame de Creſſy parlât.

Hélas, dit Madame de Creſſy, dans quel moment vous êtes venue! J'allois lire dans ſon cœur; il alloit me confier ce ſecret qu'il me cache depuis ſi long-tems. Il m'aime, il le dit, ſon trouble me l'aſſure. Je n'ai point perdu l'eſpérance d'être heureuſe; ſa tendreſſe n'eſt point éteinte, elle n'eſt que ſuſpendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous a-t-il ja-

mais rien dit qui ait pû vous le faire deviner ? il paroît avoir de la confiance & de l'amitié pour vous, ne sçauriez-vous m'instruire de ce qu'il me cache ? Hortense l'assura qu'elle ignoroit que le Marquis eût aucun sujet de peines. Il en a, Mademoiselle, il en a, reprit la Marquise. Mais quels sont ces reproches qu'il se fait ? il m'a offensée, dit-il : ah ! qu'il parle, & tout est oublié. Mon Dieu ! est-il possible que cet instant ait été perdu ?

Mademoiselle de Berneil feignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une conversation si intéressante : elle étoit embarrassée ; mais Madame de Cressy étoit trop occupée de ses idées, pour s'appercevoir de la contrainte d'Hortense. La maison où elles alloient passer quelques jours étoit tout près de Chelles ; & des fenêtres de l'appartement qu'occupoit Madame de

Cressy, on voyoit les jardins de l'Abbaye : elle n'avoit point perdu le souvenir d'Adelaïde. Cette lettre dont la fin l'avoit si fort étonnée, revint dans son esprit ; elle pensa que Mademoiselle du Bugei pouvoit seule lui donner une explication qu'elle n'avoit pû tirer du Marquis. La proximité réveilla ce desir & cette curiosité qu'elle avoit eu peine à réprimer : mais craignant que son nom ne révoltât Adelaïde, si elle alloit à Chelles sans la prévenir, elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié, & la pria instamment de lui donner une heure où elle pût la voir & l'entretenir.

Adelaïde resta surprise de ce message & de cette priere ; son premier mouvement fut de ne point voir la Marquise. Il lui parut bien dur de l'admettre dans cet asyle qu'elle avoit cherché contre sa présence ; de revoir une des deux personnes

qu'elle avoit fui, qui l'avoient forcée à s'ensevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de M. de Cressy vouloit-elle étaler à ses yeux un bonheur qu'elle ne lui envioit plus, mais dont il étoit inhumain de venir s'applaudir devant elle?

Elle se détermina pourtant à recevoir cette visite qu'elle eût évitée dans le monde, mais qu'elle crut ne pouvoir refuser au Couvent; elle la regarda comme une humiliation que les vœux qu'elle avoit faits ne lui permettoient pas de s'épargner; & bannissant une fierté qu'elle crut ne plus convenir à la pénitente Adelaïde, elle répondit à la Marquise, qu'elle la verroit dès qu'elle voudroit bien se rendre à l'Abbaye.

Madame de Cressy avoit trop desiré cette entrevûe pour la différer; elle se rendit à Chelles, & fut con-

duite dans un parloir, où peu de tems après qu'on l'y eut laiſſée, elle vit entrer Adelaïde. Son voile étoit levé, un peu d'émotion animoit ſon teint : la Marquiſe la trouva plus belle ſous cet habit, qu'elle ne l'avoit jamais vûe; le ſouvenir de ce qui le lui avoit fait prendre, l'attendrit, elle ne put retenir quelques larmes en la ſaluant. L'aimable Religieuſe, avec un ſouris où ſe peignoient la douceur & la tranquillité, s'efforça de lui prouver que ſon état ne devoit pas lui inſpirer cette triſteſſe.

Le commencement de leur converſation fut aſſez languiſſante : mais Madame de Creſſy lui diſant que, malgré les idées qu'elle pouvoit avoir à cet égard, elle avoit ſenti une douleur véritable du parti qu'elle avoit pris .... Tout eſt fini, Madame, tout eſt paſſé, tout eſt oublié, dit la jeune Récluſe, le tems

où j'étois dans le monde est déjà loin de mon souvenir. Mais, reprit la Marquise, comment avez-vous pensé que j'eusse quelque opinion de votre caractere qui pût être fausse ou injuste ? ce reproche m'a été sensible. Je vous aimois tendrement, vous le connoissiez, & j'ose vous assurer qu'aucun évenement n'a pû changer mon cœur. Je le crois, Madame, je le crois, interrompit Adelaïde ; je ne me plains pas, je ne puis me plaindre : je dois respecter les decrets du ciel, & benir les voies qu'il a prises pour m'avertir de ne chercher qu'en lui un bonheur que sans doute il ne m'avoit pas destinée à trouver dans le monde.

Hélas, dit Madame de Cressy, que les agrémens que ce monde procure sont donnés avec un cruel mélange ! mais, Madame, puisque vous avez prié qu'on m'assûrât de votre pardon, vous avez cru avoir à vous

plaindre de moi. Adelaïde rougit à ces mots, elle baiſſa les yeux, & reſta dans un profond ſilence. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre, continua la Marquiſe, quels ſont mes torts avec vous? Quoi, Madame, dit enfin Adelaïde, vous avez vu cette lettre que je me reproche? le motif qui m'engagea à l'écrire eſt encore douteux dans mes idées, & je fis mal ſans doute, puiſque je vois que j'ai pu vous cauſer de l'inquiétude.

Ah, s'écria la Marquiſe, que n'ai-je connu votre cœur dans un tems où je pouvois réprimer le penchant du mien! pourquoi me préférâtes-vous Madame de Gerſay? votre confiance eût arrêté les progrès de mon inclination: vous ſeriez heureuſe, & j'aurois vû votre félicité ſans l'envier. Madame de Gerſay n'a jamais ſçu mon ſecret, reprit Adelaïde; je ne connoiſſois point vos ſentimens;

& quand le hasard me les découvrit, les miens ne pouvoient plus faire mon bonheur : mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais.

Eh pourquoi, dit Madame de Cressy? permettez que j'insiste, & que je vous demande encore ce qui a pu vous blesser dans ma conduite ou dans mes discours . . . Puisque vous me forcez de parler, reprit Adelaïde, j'ai cru pouvoir me plaindre de Madame de Raisel, lorsque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accusoit de donner des marques d'une folle passion, & qu'elle me trouvoit indigne des vœux d'un homme qu'elle avertissoit de chercher ailleurs un objet plus estimable. Moi, s'écria la Marquise, j'ai pu dire! . . . . je ne puis vous comprendre . . . . . à qui l'ai-je dit? . . . . qui vous fit cet horrible mensonge? . . . . Votre lettre s'expliquoit sans détour . . . . . . Quelle lettre? . . . . Celle que vous

écriviez à M. de Creſſy, dans laquelle ..... mais encore une fois n'en parlons plus, ce tems eſt oublié; il doit l'être au-moins; & ſi je me ſuis rappellé avec douleur le mépris que vous avez marqué pour une perſonne qui devoit s'attendre à vous en inſpirer, croyez, Madame, que ce ſouvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre vous. Que vous m'embarraſſez, dit la Marquiſe! je me ſouviens d'avoir parlé de Madame d'Elmont dans les termes que vous me rappellez: mais je ne conçois ni votre mépriſe, ni comment vous avez pu la faire, puiſque la lettre où je parlois d'elle n'a pas dû tomber dans vos mains, & que je n'ai ſçû votre inclination pour M. de Creſſy, que long-tems après votre départ pour Gerſay. Adelaïde preſſée vivement, ne put refuſer de s'expliquer; elle fit à la Marquiſe un détail qui ne fut que trop exact, & fi-

nit par lui faire entendre qu'il y avoit apparence que c'étoit elle-même qui avoit appris à M. de Cressy que Madame de Raisel étoit l'inconnue qui lui avoit écrit.

L'histoire d'Adelaïde, si conforme pour les faits, & si différente dans ses circonstances de celle que le Marquis lui avoit faite, découvrit à Madame de Cressy toute la fausseté du caractere de son mari, & lui causa la douleur la plus sensible. Elle ouvrit son cœur à Adelaïde, qui mêla ses larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le sort de la Marquise lui parut plus fâcheux que celui qui l'avoit conduite à s'enfermer dans ce Monastere. Elles se séparerent avec tous les sentimens d'une sincere amitié, & la charmante Récluse se consola de n'avoir point joui d'un bonheur qu'un instant pouvoit changer en amertume; elle plaignit celle dont

elle avoit envié la félicité; & pour toujours à l'abri des peines cruelles qui déchiroient le cœur de la Marquiſe, elle s'applaudit du choix qu'elle avoit fait,

Madame de Creſſy revint à Paris dans une triſteſſe profonde; toutes ſes réflexions l'augmentoient, & rien ne pouvoit la diſſiper. Elle ſe repentit mille fois d'avoir cherché ce fatal éclairciſſement; cette paſſion ſi tendre de M. de Creſſy, cet amour ſecret qui lui avoit fait ſacrifier celui d'Adelaïde, à l'eſpoir de poſſéder un jour Madame de Raiſel; ce plaiſir qu'elle goûtoit en ſe diſant qu'il avoit été un tems où il l'adoroit, en ſongeant que ce tems pouvoit renaître, tout s'abîmoit dans l'affreuſe certitude d'avoir été trompée; elle ne voyoit plus dans le Marquis qu'un ambitieux, que l'intérêt & la vanité avoient conduit, qui n'avoit préféré en elle

que l'éclat de sa fortune. Ces caresses si tendres, ces transports flatteurs qu'elle s'étoit applaudie tant de fois d'exciter, tout, jusqu'aux plaisirs qu'il avoit paru goûter, avoit été feint ; il ne lui restoit pas même la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables, qu'elle eût été un seul instant l'arbitre de son bonheur.

La négligence qu'il avoit pour elle, lui parut alors l'état naturel de son ame. Elle pensa que loin de se contraindre, il s'abandonnoit à son indifférence, suivoit des goûts plus vifs ou des fantaisies plus nouvelles. Ce qui avoit fait le charme de sa vie, se peignoit à ses yeux sous les traits d'une illusion fantastique, d'un songe dont le réveil étoit terrible. Mais pourquoi le Marquis avoit-il pleuré à ses pieds ? étoit-ce le remords qui faisoit couler ses larmes? qu'importe? ce n'étoit pas l'a-

mour, ce n'étoit pas le retour d'un cœur qui revînt à elle; & ce cœur n'étoit plus celui dont la tendresse pouvoit la flatter. M. de Cressy n'avoit point les vertus qu'elle avoit aimées en lui; l'objet de son admiration ne méritoit plus que son indifférence ou ses mépris : l'instant où elle fit cette triste découverte fut le dernier de son repos.

Madame de Cressy n'avoit pu cacher à Mademoiselle de Berneil qu'elle avoit vû Adelaïde; mais en lui confiant que ce qu'elle avoit appris d'elle l'affligeoit sensiblement, elle ne lui avoit donné aucune connoissance de ce que c'étoit; elle ne vouloit pas avilir le caractere de M. de Cressy; & loin de découvrir ses vices à d'autres yeux, elle souhaitoit qu'ils ne fussent connus que d'elle, & s'étoit déterminée à les ensevelir dans son cœur.

Hortense ne pouvoit douter

qu'elle n'eût été sur le point d'être sacrifiée ; elle étoit revenue avec un esprit irrité, que des soupçons fondés aigrissoient encore ; elle sentoit qu'elle alloit perdre M. de Cressy, s'il reprenoit pour la Marquise ce goût vif, qui ranimant les graces sur l'objet qui l'inspire, ranime les feux de l'amour, & leur rend leur premiere ardeur ; elle ne pouvoit supporter de le voir se soustraire à son empire, & craignoit d'être la victime d'un tendre raccommodement.

M. de Cressy n'étoit guere plus tranquille. Rebuté des hauteurs de Mademoiselle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaisir lui avoit fait lier, il s'étoit occupé pendant l'absence de Madame de Cressy des moyens qu'il pouvoit trouver d'éloigner Hortense, sans trahir un secret qu'il ne convenoit pas de révéler à la Mar-

quise ; il avoit senti l'imprudence qu'il avoit pensé commettre, & ne vouloit point exposer Mademoiselle de Berneil à l'indignation d'une femme qui auroit tant de sujet de la haïr ; il se préparoit à conduire cette affaire avec tous les ménagemens qu'elle exigeoit, lorsque le retour de l'une & de l'autre changea toutes les dispositions de son ame.

Hortense se conduisit avec toute la fierté d'une fille qui se croyoit offensée. L'air de tristesse répandu sur le visage de la Marquise, & la visite qu'elle avoit faite à Chelles, lui fit craindre qu'elle ne fût trop instruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma son cœur à ce tendre retour qui le ramenoit vers elle. Il évitoit Hortense, & redoutoit une explication avec la Marquise ; il ne pouvoit lever les yeux sur deux femmes dont il étoit

aimé, ſans trouver ſur leur viſage l'apparence du reproche ; il chercha dans le monde des amuſemens qui puſſent remplacer ceux qu'il avoit trouvés chez lui. Inſenſiblement il prit du dégoût pour ſa maiſon, & perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique Madame de Creſſy ne le vît plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui cauſoit autrefois, elle ne ſe ſentit point capable de ſupporter l'eſpece de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer ; & cette maiſon autrefois ſi aimable pour elle, lui parut la plus triſte des ſolitudes lorſqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de ſon cœur.

Madame d'Elmont que d'autres fantaiſies avoient occupée, ſembloit avoir oublié le goût qu'elle avoit eu pour M. de Creſſy ; mais le

le voyant reparoître dans le monde avec un air d'ennui & le deſœuvrement, qui paroiſſoit annoncer que cette grande paſſion qu'il avoit fait éclater pour ſa femme étoit ſur ſon déclin, ou peut-être déjà éteinte, elle voulut eſſayer s'il lui réſiſteroit encore. L'eſpece de penchant qu'elle avoit pour lui étoit ſans jalouſie comme ſans délicateſſe, & tous les tems devenoient propres à le ranimer & à le ſatisfaire.

L'intérêt qu'elle commença de reprendre à M. de Creſſy, lui fit chercher à connoître celui de ſa maiſon; & comme avec des ſoins, de l'argent & des valets on découvre aiſément tout ce qu'on veut apprendre, quand on ſe permet de pénétrer, par des moyens ſi bas, dans les ſecrets des autres, Madame d'Elmont ſçut bien-tôt l'intrigue d'Hortenſe avec lui, le lieu de leur ren-

dez-vous, & la froideur qui étoit actuellement entr'eux.

Charmée de ces connoissances, elle se crut sûre du Marquis ; & changeant le plan de ses attaques, en lui montrant qu'elle étoit instruite de tout ce qui se passoit dans son ame, elle lui marqua seulement des égards & de l'amitié. Par cette conduite elle excita sa curiosité ; il ne pouvoit comprendre comment elle avoit découvert un secret dont il se croyoit maître. Le desir de sçavoir par quel moyen elle l'avoit pénétré, l'engagea à la voir, & l'attacha près d'elle. L'adroite Madame d'Elmont lui fit entendre qu'il étoit des personnes qu'on se souvenoit toujours d'avoir connues ; que les évenemens de leur vie n'étoient jamais indifférens ; qu'on aimoit à s'en occuper, & à suivre les mouvemens de leur cœur, sans mê-

me espérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre.

Les hommes nous accusent d'une extrême crédulité pour ce qui flate notre amour-propre : mais quelle vanité peut se comparer à la foiblesse qu'ils ont sur ce point? M. de Cressy ne douta point que Madame d'Elmont ne l'eût toujours aimé ; il prit la coquetterie, les démarches hardies qu'il lui avoit fait faire, pour la violence d'un sentiment trop fort pour se contraindre. Il en admira la constance, & crut devoir de la reconnoissance à une tendresse que le tems n'avoit pu détruire ; & soit par choix, par complaisance, ou pour se distraire, il se livra à ce nouvel amusement ; & bien-tôt cette intrigue éclata aux yeux du public avec toute l'indécence dont Madame d'Elmont se plaisoit à décorer ses caprices.

Mademoiselle de Berneil en apprenant que Madame d'Elmont la remplaçât dans le cœur de M. de Cressy, ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir pour l'accabler de reproches; mais loin de le ramener par ses emportemens, elle acheva de l'éloigner, & s'en vit enfin abandonnée. Celui qui quelques mois auparavant paroissoit faire tout son bonheur de lui plaire, la livra sans scrupule aux pleurs, aux regrets, à la honte, plus difficiles à supporter que le malheur.

Mademoiselle de Berneil avoit manqué à la reconnoissance, à l'amitié, à ses devoirs, à elle-même: mais M. de Cressy n'avoit-il aucun tort avec elle? ne doit-on rien à une femme qu'on a aimée ou feint d'aimer? Avec quelque legereté qu'une partie des hommes traitent ce sujet; quelque reçu que soit l'usa-

ge mépriſable d'abuſer de la tendreſſe & de la crédulité d'une femme : que l'homme qui aime l'honneur s'interroge lui-même, qu'il conſulte la nature & la vérité, & qu'il ſe diſe s'il eſt un point ſur lequel la trahiſon & la fauſſeté ſoient permiſes ; s'il a le droit d'échauffer dans notre cœur le germe du ſentiment, qui peut-être y reſteroit toujours ſans éclore, s'il ne l'animoit pas par l'ardeur de ſes empreſſemens, pour répandre enſuite l'amertume dans l'ame de celle qui ne partage ſes deſirs que pour les combler, & n'y cede que pour le rendre heureux.

De quelque façon que penſât Mademoiſelle de Berneil, ſa ſituation chez M. de Creſſy devoit la lui rendre reſpectable. Le beſoin qu'elle avoit d'un aſile méritoit les plus grands égards : étoit-ce à lui de ſéduire une fille qui vivoit ſous

sa protection, & devoit-il jamais la traiter avec dureté? O vous, qui payez d'un prix si cruel les faveurs que vous recevez, comment osez-vous vous plaindre quand on vous en refuse?

Dans la violence de ses premiers mouvemens, Hortense fut tentée de s'adresser à Madame de Cressy, de l'exciter contre sa rivale & contre un infidele dont le choix bisarre devoit la révolter: mais qu'attendre de cette démarche? la Marquise n'étoit pas faite pour ressentir des transports furieux, encore moins pour en répandre l'éclat au-dehors; elle avoit un de ces cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes, & dévorent en secret leurs peines.

Elle portoit au fond du sien une blessure que le tems ne pouvoit fermer, & qui devenoit chaque jour plus douloureuse; mais loin de

prendre aux yeux des autres cet air de diſgrace, que le chagrin répand ſur le viſage, elle s'efforçoit de paroître la même; & comme elle ne parloit jamais de M. de Creſſy, perſonne ne s'empreſſoit à lui apprendre le ridicule dont il ſe couvroit.

Un jour qu'elle venoit de dîner à la campagne, en paſſant dans un fauxbourg ſon poſtillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfans qui jouoient & embarraſſoient le paſſage. Dans l'empreſſement de ſe ranger un de ces enfans tomba ſous les pieds des chevaux. Madame de Creſſy qui le vit, pouſſa un cri perçant. On arrêta à tems, & l'enfant fut retiré ſans avoir aucun mal. La Marquiſe allarmée de cet accident, étoit deſcendue de ſon carroſſe; elle s'étoit fait apporter l'enfant; & careſſant cette innocente petite créature, elle fut ſi touchée en ſongeant qu'-

elle avoit pensé causer sa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mere de l'enfant qui venoit de recevoir des marques de sa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour se remettre de sa frayeur, & lui offrit tous les secours qui pouvoient ranimer ses esprits. La Marquise accepta ses offres. L'appartement que cette femme lui ouvrit, étoit meublé d'un goût si noble & si recherché, que Madame de Cressy s'étonna qu'une personne dans la condition simple où elle lui paroissoit, fût logée d'une façon si distinguée. Cette femme vit sa surprise, & lui avoua que la maison lui appartenoit, mais qu'un Seigneur de la Cour l'avoit fait orner comme elle la voyoit, & la louoit depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune personne qu'il avoit épousée malgré son peu de fortune, & dont le mariage avec lui étoit fort secret.

Madame de Cressy passa dans le jardin qui n'étoit formé que par quatre bosquets & un parterre rempli des plus belles fleurs. En se baissant pour en prendre une, elle vit briller quelque chose dans le sable ; elle en avertit cette femme qui la suivoit, & lui montra l'endroit où elle avoit vû. La maîtresse de la maison ayant ramassé ce que la Marquise avoit apperçu, fit éclater la plus grande joie en voyant que c'étoit un cachet ; elle lui dit qu'il étoit à ce Seigneur dont elle venoit de lui parler ; qu'il l'avoit fait chercher avec beaucoup de soin, & paroissoit très-fâché de n'avoir pu le retrouver. Madame de Cressy qui ne pensoit pas qu'une telle perte méritât d'occuper, fut curieuse de voir ce cachet ; elle le prit, & l'eut à peine regardé, qu'elle pâlit. Elle en reconnut la pierre qui étoit très-rare, & ses armes gravées dessus ne lui

laisserent aucun doute que cette maison ne fût à M. de Cressy. La seule idée de se voir dans des lieux où il la fuyoit, où il en cherchoit une autre, lui causa tant de douleur, qu'en traversant l'appartement pour regagner son carrosse, elle fut obligée de se jetter sur un siege, où malgré ses efforts, des larmes ameres s'échapperent de ses yeux.

Pendant qu'elle s'affligeoit d'une découverte qui la conduisoit à en faire de plus fâcheuses encore, Mme d'Elmont qui alloit souper un peu au-delà de ce même fauxbourg, passant devant cette maison qu'elle connoissoit très-bien, y voyant un carrosse arrêté & plusieurs laquais à la livrée de Cressy, imagina que le Marquis au lieu d'être à Versailles où elle le croyoit, s'étoit raccommodé avec Mademoiselle de Berneil, pour qui cette maison avoit été louée, & qu'il y étoit avec elle;

remplie de cette idée, & ſans faire attention qu'il n'alloit point dans ce lieu avec cette ſuite ni cet éclat, elle trouva très-plaiſant de les y ſurprendre, & de voir comment Hortenſe ſoûtiendroit cette avanture; elle fit arrêter ſon carroſſe, en deſcendit, & frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnoit jamais. On lui ouvrit, elle entra; & jamais ſurpriſe ne fut égale à celle de ces deux perſonnes, en ſe voyant dans un lieu où elles s'attendoient ſi peu de ſe rencontrer.

En jettant les yeux ſur Madame d'Elmont, la Marquiſe ne douta point qu'elle ne vînt dans cette maiſon pour y chercher M. de Creſſy; & la crainte de le voir arriver, la fit lever avec précipitation pour en ſortir: mais la force lui manquant, elle retomba ſur le ſiege où elle étoit; & baiſſant triſtement la

tête, elle reſta dans cette ſituation ſans pouvoir prononcer un ſeul mot.

Madame d'Elmont dont l'imagination vive travailloit pendant ce tems, arrangea tout de ſuite un évenement dans ſon idée; & parlant de ce qu'elle croyoit devoir être arrivé : quoi, Madame, dit-elle à la Marquiſe, vous avez de ces enfances? vous venez ici ſurprendre un infidele & quereller une rivale? Mais comment! des larmes, de l'accablement! eh, bon Dieu, qui vous auroit cru ſi foible! Mais que s'eſt il donc paſſé? où eſt le Marquis? qu'avez-vous fait d'Hortenſe? eſt-elle retournée au Couvent? comment vous êtes-vous ſéparées?

Madame de Creſſy ne comprenoit rien à ce langage; elle étoit révoltée de la hardieſſe de Madame d'Elmont; le nom d'Hortenſe mêlé

dans ces queſtions, augmentoit ſon embarras; elle ne pouvoit ſe déterminer à lui répondre. Par quel haſard, Madame, dit-elle enfin, vous trouvez-vous ici? qui vous fait chercher à pénétrer des ſecrets que rien n'engage à vous confier? pourquoi penſez-vous qu'Hortenſe eſt au Couvent? quelle raiſon ai-je de me ſéparer de mon amie? ſçait-elle que M. de Creſſy a cette maiſon? eſt-ce à elle qu'il feroit une pareille confidence? que voulez-vous dire quand vous me demandez de quelle façon nous nous ſommes quittées?

En vérité, reprit Madame d'Elmont, vous faites mon admiration; rien n'eſt plus beau que de ménager avec tant de ſoin la réputation d'une fille qui paye vos bienfaits de la plus noire ingratitude; qui, après vous avoir enlevé le cœur de votre mari, l'a banni de chez vous par l'aigreur de ſon caractere. Feindre d'ignorer

qu'elle eſt la maîtreſſe du Marquis, nier que vous l'avez trouvée ici, ou du-moins que vous l'y cherchiez, aſſurément Madame c'eſt porter la bonté auſſi loin qu'elle peut aller.

Madame de Creſſy impatientée du ton & des propos de la Marquiſe d'Elmont, traita de calomnie tout ce qu'elle avançoit ſur Mademoiſelle de Berneil: mais Madame d'Elmont voulant la convaincre qu'elle n'avoit rien dit qui ne fût vrai, appella la maîtreſſe de la maiſon qui s'étoit retirée; & lui montrant une boëte qu'elle avoit priſe à M. de Creſſy, elle l'ouvrit, lui fit voir un portrait qui étoit ſous un ſtord, qu'elle leva par le moyen d'un reſſort, & lui ordonna de dire ſi ce n'étoit pas celui de la jeune Dame pour laquelle on avoit embelli ce ſéjour. Cette femme interdite ne put réſiſter à l'air d'autorité dont Ma-

dame d'Elmont lui parloit : elle convint de tout.

Quel moment pour Madame de Cressy ! trahie par l'objet de son amour, par celui de la plus tendre amitié ; éclairée sur son malheur par une personne qui sembloit en jouir, prendre plaisir à voir couler ses larmes ; par une femme qu'elle voyoit assez qu'un mouvement jaloux avoit conduite dans ce lieu : étoit-il un état plus triste que le sien ?

Elle se leva pour sortir, & se tournant vers Madame d'Elmont : ah, Madame, lui dit-elle, comment M. de Cressy a-t-il pû vous instruire d'une intrigue si odieuse, en sacrifier l'objet, & faire éclater ce que tant de raisons l'obligeoient à cacher ! Eh, pourquoi m'avez-vous découvert cet affreux secret ? à quel titre en êtes-vous dépositaire ? Hélas, si l'on m'eût dit il y a une heure que

j'étois heureuſe, on m'auroit révoltée! je l'étois pourtant, oui je l'étois, ſi je compare ce que je ſentois à ce que j'éprouve à-préſent. En finiſſant ces mots, elle quitta cette maiſon fatale & Madame d'Elmont, ſûre qu'une femme qui connoiſſoit ſi bien le Marquis, n'étoit pas une ſimple confidente.

La Marquiſe croyoit avoir ſenti toutes les peines qu'un amour ſincere & mal reconnu peut cauſer; elle penſoit que ceſſer d'être aimée, s'aſſurer qu'on avoit toujours été trompée, étoient des maux qui ne pouvoient ſouffrir d'accroiſſement: elle ne connoiſſoit point l'horrible tourment d'une jalouſie ſans incertitude, de cet état où l'on eſt ſûr de l'abandon d'un ingrat, du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, dont on s'exagere les plaiſirs, que l'on ſe peint ſans ceſſe au milieu des douceurs qu'on regrette

ſans eſpoir de les goûter jamais : ah, quand un infidele reviendroit à nous, quand il nous rendroit ſon cœur, pourroit-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence ! Quelqu'un a dit qu'on pardonne tant que l'on aime : mais peut-on aimer encore, quand on a beſoin de pardonner ?

Madame de Creſſy rentra chez elle oppreſſée par un ſaiſiſſement qui lui laiſſoit à peine la force de ſe ſoutenir. Elle demanda ſi Mademoiſelle de Berneil y étoit ; & ſçachant qu'elle étoit ſortie, elle chargea une de ſes femmes de l'empêcher d'entrer lorſqu'elle reviendroit. La joie que cette femme fit paroître en recevant cet ordre ſurprit la Marquiſe ; elle voulut en ſçavoir la raiſon, & comprit par ce qu'elle lui dit, que perſonne dans l'hôtel n'ignoroit ce qu'elle venoit d'apprendre. Hortenſe étoit chérie

des gens de Madame de Cressy, qui attachés à leur maîtresse, regardoient Mademoiselle de Berneil comme la cause des chagrins dont elle ne retenoit pas toujours les marques lorsqu'elle étoit seule. Cette connoissance fut sensible à la Marquise : juste ciel, s'écria-t-elle ! voilà donc tout le fruit de cette union si desirée, qui sembloit m'élever au comble de la félicité, rejettée d'un ingrat, trahie par celle que j'ai si tendrement recueillie ! malheureuse dans ma propre maison, j'y suis l'objet de la pitié de mes valets ! Elle recommanda le silence à cette femme ; & trop sûre d'avoir été le jouet de deux perfides, elle s'abandonna à toute l'amertume dont cette idée pénétroit son cœur. Le lendemain, quoiqu'elle se sentît très-malade, elle partit de grand matin, sans autre compagnie que deux de ses femmes,

pour une terre qu'elle avoit à dix lieues de Paris. Ce fut-là qu'elle conſidéra avec attention ſon état préſent, & celui que l'avenir lui promettoit.

Cette femme ſi aimable, ſi deſirée, dont l'heureux poſſeſſeur excitoit tant d'envie, dont le ſort étoit ſi brillant avant qu'elle connût M. de Creſſy; à-préſent accablée de douleur, n'enviſagea plus qu'un malheur continuel dans le reſte de ſa vie. Le ſentiment qu'elle ne pouvoit éteindre, n'étoit plus qu'un triſte mouvement qui portoit le deſeſpoir dans ſon ame. Elle chercha dans ſes principes, dans la force de la morale, des reſſources contre l'ennui dont elle étoit preſſée : mais que peut la raiſon contre une paſſion qui nous maîtriſe, qui tient à nous, qui eſt en nous, qui fixe & abſorbe toutes nos idées ?

Semblable à un jeune enfant qui

entouré de mille jouets ne s'amuse que d'un seul; qui si on le lui enleve, crie, gémit, jette & brise tous les autres : notre cœur attaché à l'objet qu'il préfere, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui semblent lui rester. Eh, que sont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on ressent, qu'on croyoit inspirer! qu'attendre du tems, du retour de sa raison? une triste langueur, une insipide tranquillité, un vuide affreux, plus à craindre mille fois pour une ame sensible que les peines les plus ameres que le sentiment puisse lui faire éprouver.

Quelque inconsidérée que fût Madame d'Elmont, elle avoit senti du regret de ce qui s'étoit passé ; elle n'en avoit point parlé à M. de Cressy. En revenant de Versailles, il sçut que la Marquise étoit à la campagne. Comme elle faisoit bâtir dans ce lieu, elle y alloit assez

souvent ; il fut surpris qu'elle n'eût point mené Hortense ; mais il ne fit pas grande attention à cette nouveauté. Mademoiselle de Berneil en étoit fort inquiete ; mais le Marquis ne partageoit plus ses chagrins.

Madame de Cressy, après avoir resté huit jours à réfléchir dans sa solitude, prit le seul parti qui lui parut capable de terminer toutes ses peines. Depuis long-tems elle ne voyoit presque plus le Marquis ; elle sentoit même qu'elle ne pouvoit plus le voir avec plaisir ; sa santé s'affoiblissoit tous les jours ; le sommeil n'étoit plus connu d'elle ; une noire mélancolie lui rendoit tout importun & desagréable : elle ne voulut pas attendre d'un long dépérissement la fin d'une vie si languissante ; elle se détermina à en abreger le cours.

Madame de Cressy revint à Paris ; elle reçut Mademoiselle de Berneil

d'un air froid, & lui parla sans aigreur & sans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers, qu'elle cacheta avec soin ; elle distribua des présens à ses femmes, & parut s'amuser à leur faire choisir ce qu'elles aimoient le mieux dans les choses qu'elle leur destinoit ; elle étoit moins triste qu'à l'ordinaire ; le parti qu'elle avoit pris calmoit son ame, & lui rendoit toute la liberté de son esprit ; elle donna à Mademoiselle de Berneil une très-belle boëte : tenez, Mademoiselle, lui dit-elle en la lui présentant, gardez soigneusement le présent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un évenement qui pourra vous faire réfléchir, & réveiller dans votre cœur des sentimens que je souhaite que vous n'ayez pas perdu pour toujours ; & lui faisant signe de la main de ne

point lui répondre, elle continua ses arrangemens. Lorsqu'elle eut fini, elle donna ordre qu'à quelque heure que le Marquis rentrât, on lui dit qu'elle vouloit lui parler. A minuit elle demanda du thé, on lui en apporta; elle s'assit pour en prendre, elle en prépara une tasse dans laquelle elle jetta une poudre qu'elle dit à Mademoiselle de Berneil, qu'on l'avoit assurée qui procuroit du repos; elle la posa sur la table pour la laisser infuser. Il étoit une heure lorsque le Marquis rentra, & vint dans la chambre de Madame de Cressy, qu'il trouva s'entretenant paisiblement avec Hortense.

La Marquise se leva pour le recevoir; Mademoiselle de Berneil voulut sortir, mais elle la retint: restez, Mademoiselle, lui dit-elle, il ne se passera rien ici qui doive être un secret pour vous; & s'étant remise à sa place, elle pria M. de Cressy d'a-

chever de remplir la tasse qui lui restoit à prendre & de la lui donner: il le fit; & la Marquise la recevant de sa main, lui dit avec un regard bien expressif, s'il eût pu l'entendre, qu'elle étoit charmée que ce fût lui-même qui la lui eût présentée. Comme elle vouloit gagner du tems, elle lui parla de beaucoup de choses qui avoient rapport à des affaires qui le regardoient. Ensuite faisant sonner sa montre, & jugeant que l'heure étoit assez avancée : je vais vous instruire, Monsieur, lui dit-elle, de ce qui m'a fait souhaiter de vous voir & de vous parler. Alors elle prit un petit coffre de la Chine qui étoit près d'elle, elle l'ouvrit; & en ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à Mademoiselle de Berneil : voici, Mademoiselle, lui dit-elle l'accomplissement de la promesse que je fis à votre mere lorsqu'elle vous remit dans mes bras & confia

confia votre fortune à mes ſoins : je n'ai que depuis peu le brevet de votre penſion, il eſt ſous cette enveloppe ; & ce que j'y ai joint peut vous procurer une vie douce & aiſée dans quelque lieu que vous deſiriez de vivre. Je n'ai rien à vous dire de plus ; en vous obligeant je me ſuis ôté le pouvoir de me plaindre de vous. Et donnant à M. de Creſſy l'autre paquet : gardez cela, Monſieur, continua-t-elle, juſqu'au moment où vous ſentirez la néceſſité de l'ouvrir. J'attends de votre complaiſance que vous voudrez bien vous conformer à mes intentions ; je n'en ai jamais eu de contraire à vos intérêts, & le peu dont je diſpoſe ne vous fait aucun tort.

M. de Creſſy ſurpris de ce langage, interdit, les yeux fixés ſur elle, voyant qu'elle attendoit ſa réponſe, la preſſa de s'expliquer, avec toutes les marques de la plus vive

inquiétude ſur ce qu'elle alloit dire.

Vous allez perdre pour jamais, Monſieur, reprit la Marquiſe, une amie dont vous n'avez pas connu le cœur; j'oſe croire que vous l'auriez traitée moins durement ſi vous aviez pu juger de l'eſpece de ſentiment qui l'attachoit à vous. Vous l'avez toujours trompée, cette amie; vous l'avez négligée, trahie, abandonnée; vous en avez agi avec elle comme ſi vous aviez penſé qu'elle étoit ſans intérêt ſur vos démarches. Je ne ſouhaite pas que vous la regrettiez aſſez pour que ſon ſouvenir trouble la tranquillité de votre vie; mais je ne veux pas penſer aſſez mal de vous pour croire que ſa mort cauſée par vous-même vous ſoit tout-à-fait indifférente.

Sa mort; ah, Dieu! qu'avez-vous dit? quoi? qui doit mourir, s'écria le Marquis transporté? ſe

pourroit-il, Madame?... détruisez l'affreux soupçon qui s'éleve dans mon cœur: auriez-vous pu?...

Modérez ces mouvemens, Monsieur, reprit froidement Madame de Cressy, ils ne peuvent plus m'en imposer. J'ai trop connu le fond de votre ame ; mais je ne veux point me plaindre, tout est fini pour moi. J'ai cru pendant long-tems tenir de votre main tout le bonheur dont je jouissois, tous les biens dont j'étois environnée : cette erreur est dissipée, pour jamais dissipée; mais c'est de cette main autrefois si chere, que je viens de prendre ce qui va terminer des jours qui me sont devenus inutiles, même odieux depuis que j'ai pu me dire, m'assurer que je ne vous rendois point heureux.

M. de Cressy n'entendit point ces dernieres paroles; il s'étoit levé & avoit envoyé chercher du se-

cours; ſes cris, ſes ordres précipités, ſon trouble, ſon effroi, lui laiſſoient à peine l'uſage de la raiſon: il ſe précipita dans les bras de Madame de Creſſy, il la ſerroit dans les ſiens, il la conjuroit de recevoir tous les ſecours qu'il pouvoit lui procurer; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçoit de le calmer: épargnez-vous des ſoins inutiles, lui dit-elle; ne faites point un éclat fâcheux; dans quelques inſtans je ne ſerai plus, rien ne peut me ſauver. Je ſuis ſûre de ce que je vous dis.

Qu'avez-vous fait, cruelle, s'écria M. de Creſſy fondant en larmes? avez-vous pu me forcer à vous donner moi-même? . . . ah, que ne vous vengiez-vous ſur moi? Hélas, ſçavez-vous quel ſentiment m'éloignoit de vous? ſe peut-il que la crainte de vous avoir trop offenſée, ait pu m'arrêter? que n'ai-je oſé me confier dans vos bontés? ....

Et vous qui ſoutenez cet horrible ſpectacle, dit-il à Mademoiſelle de Berneil, que l'étonnement rendoit immobile, pouvez-vous offrir à ſes yeux votre barbare tranquillité? Sortez, Mademoiſelle, ſortez; que faites-vous ici? ah, deviez-vous jamais y paroître!

Madame de Creſſy, quoique fort affoiblie, fut touchée de ce que le Marquis venoit de dire: ah! ne mortifiez pas cette fille déjà trop malheureuſe, lui dit-elle; n'ajoûtez pas aux reproches qu'elle doit ſe faire; vous l'avez aſſez punie. Je vous pardonne à tous deux; pardonnez-moi la douleur que je vous cauſe dans ce moment. Calmez-vous, ne m'ôtez pas la douce conſolation de penſer que je vous laiſſe heureux. Ceux que le Marquis avoit envoyé chercher, arriverent alors; la Marquiſe céda aux inſtances de M. de Creſſy, elle prit ce qu'il lui

préſenta ; mais tout fut ſans effet. Il la tenoit dans ſes bras, il la baignoit de ſes larmes, il ne pouvoit renoncer à l'eſpoir de la retirer de ce funeſte état. Vivez, Madame, lui diſoit-il, vivez pour retrouver en moi un ami, un époux, un amant qui vous adore. Ses careſſes, ſes expreſſions paſſionnées, ranimerent Madame de Creſſy, une couleur vive bannit ſa paleur ; ſes traits doux & charmans reprirent tout leur éclat ; la joie ſe peignit ſur ſon viſage. Je meurs contente, s'écria-t-elle, puiſque je meurs dans vos bras, honorée de vos regrets, & baignée de vos larmes. Ah ! preſſez-moi, preſſez-moi dans ces bras autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre & s'en voir rejettée : que j'expire ſur ce ſein chéri ; qu'il s'ouvre, & que mon ame s'y renferme ! Elle perdit alors la connoiſſance ; & rien ne pouvant la

retirer de l'assoupissement où elle tomba, sur les quatre heures du matin elle s'endormit du sommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de M. de Cressy ce qui restoit d'une femme si aimable, si digne de son amour, & dont il ne vouloit plus se séparer, lorsque les marques de sa tendresse lui étoient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle & de cette chambre funeste : il fallut veiller sur lui pour le dérober à sa propre fureur. Une fievre ardente & des transports violens le conduisirent aux portes du tombeau; il crioit dans son égarement, qu'on éloignât deux furies qui déchiroient le cœur de la Marquise & le sien. Revenu à lui-même, sa santé rétablie, il ne revit jamais Hortense ni la Marquise d'Elmont; l'une l'oublia, l'autre retourna dans sa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours,

& des fautes qu'elle ne put se pardonner.

M. de Cressy ne put se consoler; Adelaïde sacrifiée pour lui, Madame de Raisel morte dans ses bras, formerent un tableau qui se représentant sans cesse à son idée, empoisonna le reste de ses jours.

Il fut grand, il fut distingué; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il avoit desirés: il fut riche, il fut élevé, mais il ne fut point heureux.

FIN.

1

ERRATA de l'histoire du Marquis de Cressy.

PAge 2. *dern. lig.* l'art de cacher des vices, *lis.* l'art de cacher ses vices.

Page 37. *lig.* 16. parmi tant de Seigneurs jeunes, *lis.* parmi tant de Seigneurs, jeunes.

Page 46. *lig.* 19. *que vous dirai-je*, lis. *que vous dirois-je?*

Page 53. *lig.* 10. se promenoit, *lis.* se promena.

Page 56. *lig. prem.* se graverent, *lis.* le graverent.

Page 59. *lig.* 2. avoit les mœurs, *lis.* avoit des mœurs.

Page 65. *lig.* 10. lui rendit la raison, *lis.* lui rendit sa raison.

Page 68. *lig.* 22. elle réitéra avec, *lis.* elle réitéra sa demande avec.

Page 105. *lig.* 3. s'amusant à étudier un air, *lis.* s'amusant un soir à étudier un air.

Page 106. *lig.* 3. cérémonie de la

consécration à, *lis.* cérémonie de sa consécration à.

Page 109. *lig. dern.* & c'est ce noble, *lis.* & ce noble.

Page 133. *lig.* 17. fut assez languissante, *lis.* fut assez languissant.

Page 137. qui devoit s'attendre à vous en inspirer, *lis.* qui ne devoit pas s'attendre à vous en inspirer.

Page 140. *lig.* 13. elle pensa que loin de se, *lis.* elle pensa que las de se.

Page 142. *lig.* 7. qui ranimant les graces, *lis.* qui ramenant les graces.

Page 145. *lig.* 2. d'ennui & le desœuvrement, *lis.* d'ennui & de desœuvrement.

Page 147. *lig.* 10. il prit la coquetterie, *lis.* il prit sa coquetterie.

Même page, *lig.* 11. les démarches hardies qu'il lui avoit, *lis.* les démarches hardies qu'elle lui avoit.

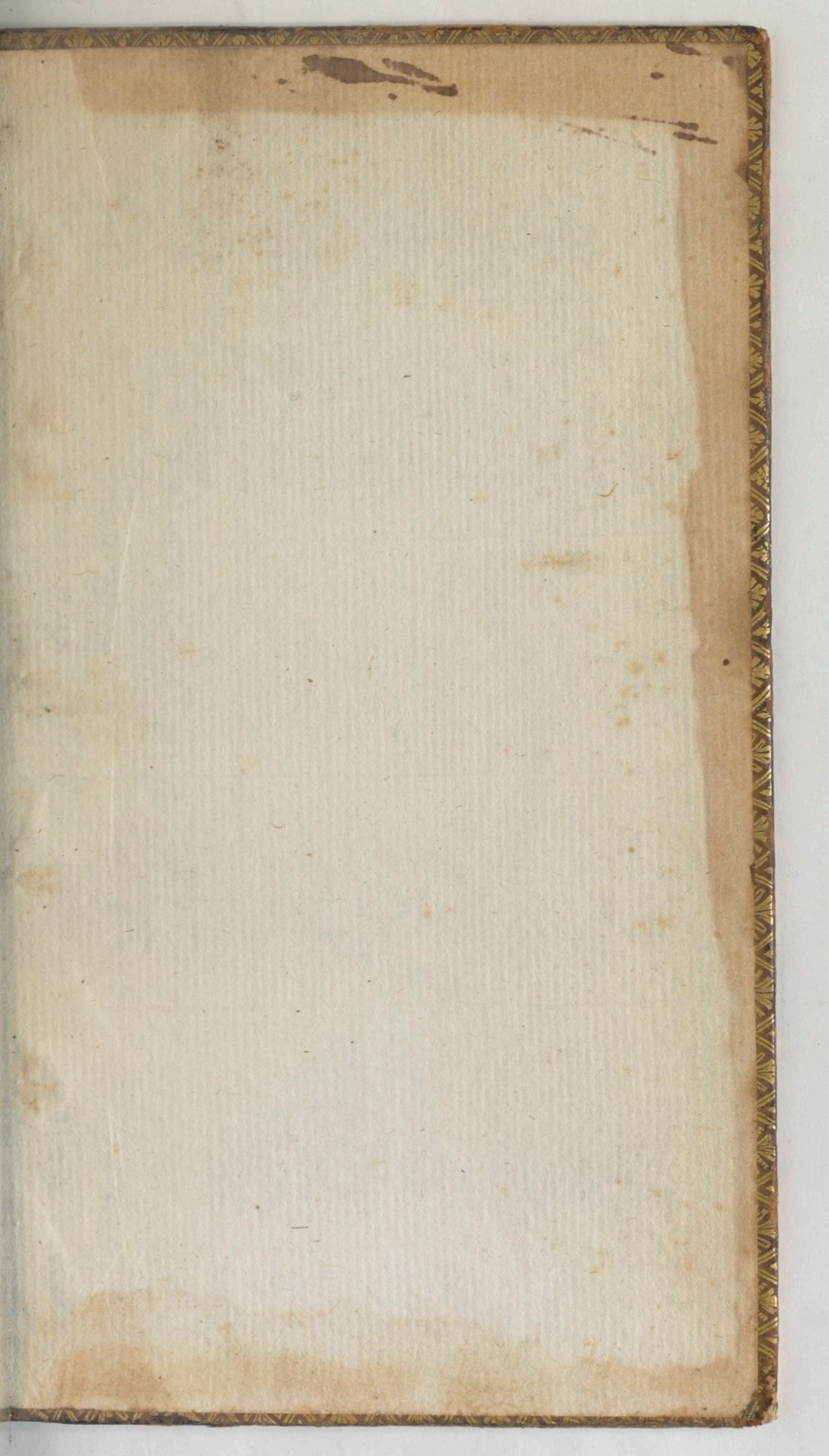
Page 148. *lig.* 3. la remplaçât, *lis.* la remplaçoit.

Même page, *lig.* 14. plus difficiles, *lis.* plus difficile.

Page 156. *lig.* 7. & parlant, *liſ.* & partant.

Page 159. *lig.* 5. par celui de la plus tendre, *liſ.* par celui de ſa plus tendre.

Page 161. *dern. lig.* Hortenſe étoit chérie, *liſ.* Hortenſe étoit haïe.




INV
Y